

le phare

journal n° 16 centre culturel suisse • paris



JANVIER - AVRIL 2014

EXPOSITIONS • OLIVIER MOSSET • JULIAN CHARRIÈRE • AUGUSTIN REBETEZ • FURKART (au Centre Pompidou)
ARCHITECTURE • LUIGI SNOZZI • MILLER & MARANTA / MUSIQUE • JULIAN SARTORIUS • ANDY GUHL / BANDE DESSINÉE • PRIX TÖPFFER
GRAPHISME • LUDOVIC BALLAND / THÉÂTRE • FABRICE GORGERAT • 2B COMPANY / ARTS VIVANTS • FESTIVAL EXTRA BALL 2014
PORTRAIT • HEDY GRABER / INSERT D'ARTISTE • MARIANNE MÜLLER

"Le vignoble suisse est un trésor caché entre lacs et montagnes.

Les vignerons suisses le cultivent depuis la nuit des temps et produisent aujourd'hui en secret des vins incroyables de classe mondiale."

Paolo Basso
Meilleur Sommelier du Monde 2013

Suisse. Naturellement.

A déguster avec modération

Sommaire

- 4 / • EXPOSITION
Olivier Mosset, auteur pluriel
Olivier Mosset, Collaborations
- 8 / • EXPOSITION
Nous sommes tous des astronautes
Julian Charrière
- 10 / • EXPOSITION
Se soigner avec des plaies
Augustin Rebetez
- 12 / • ARCHITECTURE
Luigi Snozzi, architecte résistant
Luigi Snozzi
- 14 / • ARCHITECTURE
Une architecture qui vous met aux aguets
Miller & Maranta
- 15 / • GRAPHISME
Ludovic Balland :
L'école des belles-lettres
Ludovic Balland
- 16 / • THÉÂTRE
Fabrice Gorgerat donne un corps et une voix à la catastrophe de Fukushima
Cie Jours tranquilles/Fabrice Gorgerat
- 18 / • THÉÂTRE
La reconquête de l'Ouest
2b company
- 19 / • ÉVÉNEMENT
Drawing Night
Une soirée dédiée au dessin d'animation
- 20 / • BANDE DESSINÉE
La ville de Calvin est aussi celle de Töpffer
Les Prix Rodolphe Töpffer de la Ville de Genève
- 22 / • PERFORMANCE AUDIOVISUELLE
Vision sonore
Andy Guhl
- 23 / • INSERT
Marianne Müller
- 27 / • MUSIQUE
Le virtuose et chercheur du son
Julian Sartorius
- 28 / • EXPOSITION
Furkart : un espace artistique expérimental dans les Alpes
L'expérience Furkart
- 30 / • ARTS VIVANTS
Festival Extra Ball 2014
- 32 / • PORTRAIT
Don de soi
Hedy Gruber
- 39 / • LONGUE VUE
L'actualité culturelle suisse en France
Expositions / Scènes
- 41 / • MADE IN CH
L'actualité éditoriale suisse
Arts / Littérature / Cinéma / Musique
- 46 / • ÇA SE PASSE AU CCS
- 47 / • INFOS PRATIQUES

Couverture: *We Are All Astronauts Abroad a Little Spaceship Called Earth*, 2013 (fragment) © Julian Charrière



2b company, Western dramedies. © 2b company

Collaborations fructueuses

Collaborations, le titre-concept choisi par Olivier Mosset pour son exposition, nous donne l'occasion de nous pencher sur cette pratique collective à géométrie variable qui est très répandue dans les arts contemporains. L'exposition qu'Olivier Mosset conçoit pour le CCS est composée d'œuvres réalisées en dialogue avec des artistes de divers domaines. Il peut s'agir d'une intuition convergente, d'une observation simultanée ou de l'appropriation-transformation d'une idée. Et toujours, il y a la volonté du « let's do it » qui aboutit à un résultat singulier d'une réflexion plurielle. Pour sa part, Augustin Rebetez, artiste d'une autre génération, développe activement un rapport à la création collaborative. Il est une sorte de chef de groupe, convoquant ses acolytes en des configurations spécifiques à ses projets. Ceux-ci sont aussi plasticiens, architectes ou musiciens. Sur la durée, Augustin Rebetez trace un chemin personnel qui est nourri par ces apports tantôt ponctuels, tantôt réguliers. François Gremaud, metteur en scène de la 2b company, agit de manière similaire. La plupart de ses projets sont conçus au cours d'une gestation collective avec ses complices comédiennes, performeuses, et chanteuses Michèle Gurtner et Tiphany Bovay-Klameth. Quant à Fabrice Gorgerat, auteur de la pièce *Médée/Fukushima*, il a invité un participant insolite pour sa pièce de théâtre, l'ethnologue Yoann Moreau, qui apporte un éclairage scientifique aux effets de la catastrophe nucléaire au Japon. Une des conférences d'architecture de ce programme permettra de découvrir le travail du duo Quintus Miller et Paola Maranta. La formule du duo – que nous connaissons bien pour la pratiquer depuis vingt-cinq ans – est la première forme de collaboration. Les duos sont très répandus dans l'architecture en Suisse, et nous en avons déjà reçu plusieurs dont Devanthéry & Lamunière, Herzog & de Meuron, Gigon & Guyer ou Gramazio & Kohler. En 2014, nous initions un nouveau type de projet: une résidence de programmation sur l'année. Cette formule est née des multiples envies de collaborations que nous imaginions pour et avec le batteur Julian Sartorius. Un premier événement musical est prévu avec le pianiste Benoît Delbecq et le multi-instrumentiste Shahzad Ismaily, un deuxième avec la chorégraphe et danseuse Marthe Krummenacher, intitulé *Ceci est une rencontre*, qui sera dévoilé lors du festival Extra Ball, et d'autres rencontres sont en discussion, notamment avec un plasticien. Et nous sommes heureux de terminer ce tour d'horizon en évoquant la collaboration fructueuse que le Centre culturel suisse entretient avec le Centre Pompidou. Il y a bien sûr certaines conférences d'architectes suisses ou liés à la Suisse qui, depuis 2011, sont coproduites et présentées au Centre Pompidou. Mais cet hiver, c'est également le Nouveau festival qui invite le CCS à imaginer une présentation du projet Furkart, cette magnifique expérience artistique menée au col de la Furka au cœur des Alpes entre 1983 et 1999, où 63 artistes avaient été conviés à réaliser des œuvres. Qu'elles soient ponctuelles ou régulières, planifiées ou spontanées, humaines, artistiques ou institutionnelles, les collaborations nourrissent les idées, stimulent les projets et provoquent des surprises. Venez les découvrir! — Jean-Paul Felle et Olivier Kaeser

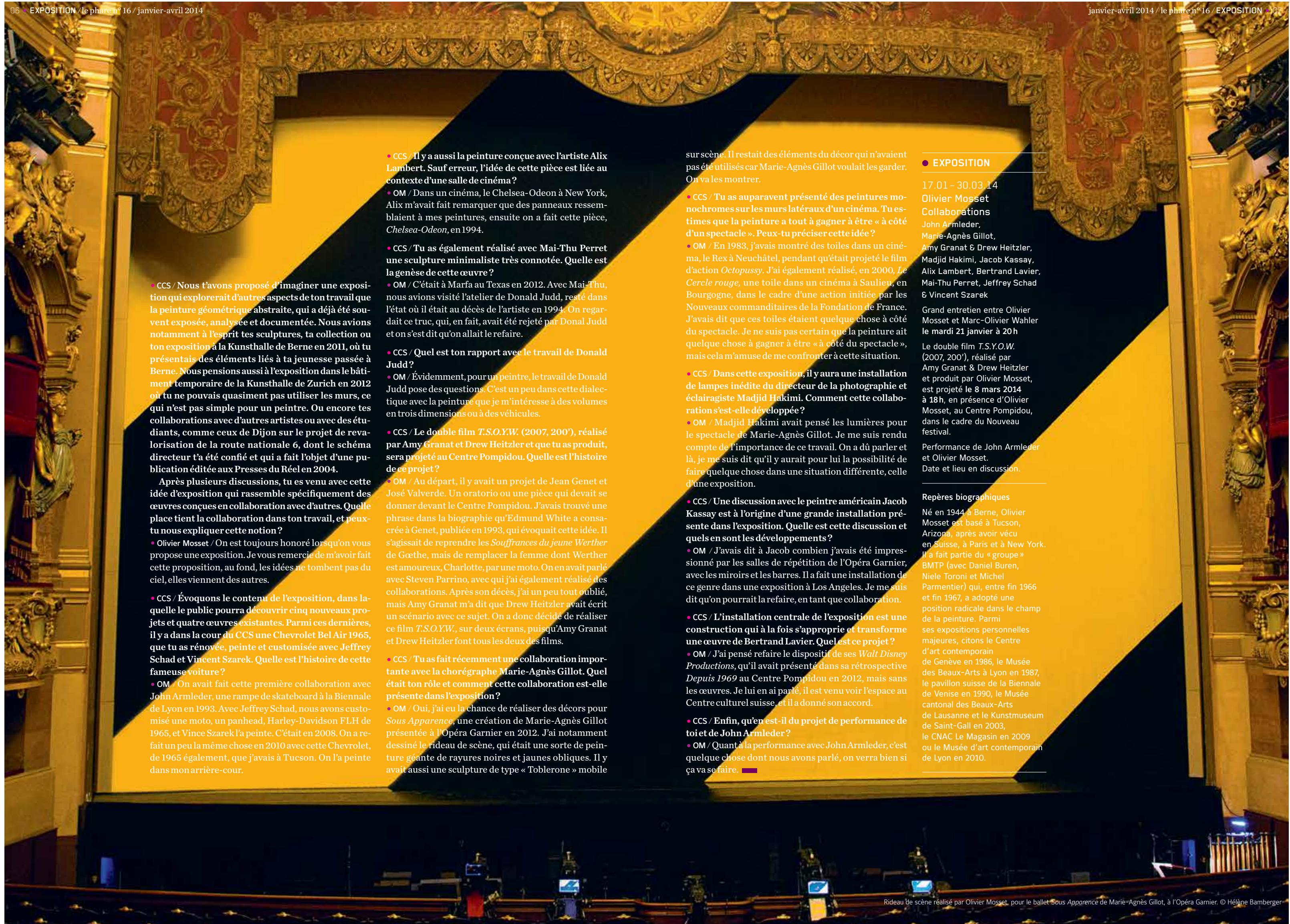


Olivier Mosset, auteur pluriel

Le Centre culturel suisse invite Olivier Mosset, figure majeure de la scène suisse et internationale, à réfléchir à un type d'exposition qu'il n'a pas encore eu l'occasion de réaliser.

— Entretien avec Olivier Käser et Jean-Paul Felley, codirecteurs du CCS

Chevrolet Bel Air 1965, Olivier Mosset avec Jeffrey Schad & Vincent Szarek. © Jack Kulavik



• CCS / Il y a aussi la peinture conçue avec l'artiste Alix Lambert. Sauf erreur, l'idée de cette pièce est liée au contexte d'une salle de cinéma ?

• OM / Dans un cinéma, le Chelsea-Odeon à New York, Alix m'avait fait remarquer que des panneaux ressemblaient à mes peintures, ensuite on a fait cette pièce, *Chelsea-Odeon*, en 1994.

• CCS / Tu as également réalisé avec Mai-Thu Perret une sculpture minimalisté très connotée. Quelle est la genèse de cette œuvre ?

• OM / C'était à Marfa au Texas en 2012. Avec Mai-Thu, nous avions visité l'atelier de Donald Judd, resté dans l'état où il était au décès de l'artiste en 1994. On regardait ce truc, qui, en fait, avait été rejeté par Donald Judd et on s'est dit qu'on allait le refaire.

• CCS / Quel est ton rapport avec le travail de Donald Judd ?

• OM / Évidemment, pour un peintre, le travail de Donald Judd pose des questions. C'est un peu dans cette dialectique avec la peinture que je m'intéresse à des volumes en trois dimensions ou à des véhicules.

• CCS / Le double film *T.S.O.Y.W.* (2007, 200'), réalisé par Amy Granat et Drew Heitzler et que tu as produit, sera projeté au Centre Pompidou. Quelle est l'histoire de ce projet ?

• OM / Au départ, il y avait un projet de Jean Genet et José Valverde. Un oratorio ou une pièce qui devait se donner devant le Centre Pompidou. J'avais trouvé une phrase dans la biographie qu'Edmund White a consacrée à Genet, publiée en 1993, qui évoquait cette idée. Il s'agissait de reprendre les *Souffrances du jeune Werther* de Goethe, mais de remplacer la femme dont Werther est amoureux, Charlotte, par une moto. On en avait parlé avec Steven Parrino, avec qui j'ai également réalisé des collaborations. Après son décès, j'ai un peu tout oublié, mais Amy Granat m'a dit que Drew Heitzler avait écrit un scénario avec ce sujet. On a donc décidé de réaliser ce film *T.S.O.Y.W.*, sur deux écrans, puisqu'Amy Granat et Drew Heitzler font tous les deux des films.

• CCS / Évoquons le contenu de l'exposition, dans laquelle le public pourra découvrir cinq nouveaux projets et quatre œuvres existantes. Parmi ces dernières, il y a dans la cour du CCS une Chevrolet Bel Air 1965, que tu as rénovée, peinte et customisée avec Jeffrey Schad et Vincent Szarek. Quelle est l'histoire de cette fameuse voiture ?

• OM / On avait fait cette première collaboration avec

John Armleder, une rampe de skateboard à la Biennale de Lyon en 1993. Avec Jeffrey Schad, nous avons customisé une moto, un panhead, Harley-Davidson FLH de 1965, et Vince Szarek l'a peinte. C'était en 2008. On a refait un peu la même chose en 2010 avec cette Chevrolet, de 1965 également, que j'avais à Tucson. On l'a peinte dans mon arrière-cour.

sur scène. Il restait des éléments du décor qui n'avaient pas été utilisés car Marie-Agnès Gillot voulait les garder. On va les montrer.

• CCS / Tu as auparavant présenté des peintures monochromes sur les murs latéraux d'un cinéma. Tu estimates que la peinture a tout à gagner à être « à côté d'un spectacle ». Peux-tu préciser cette idée ?

• OM / En 1983, j'avais montré des toiles dans un cinéma, le Rex à Neuchâtel, pendant qu'était projeté le film d'action *Octopussy*. J'ai également réalisé, en 2000, *Le Cercle rouge*, une toile dans un cinéma à Saulieu, en Bourgogne, dans le cadre d'une action initiée par les Nouveaux commanditaires de la Fondation de France. J'avais dit que ces toiles étaient quelque chose à côté du spectacle. Je ne suis pas certain que la peinture ait quelque chose à gagner à être « à côté du spectacle », mais cela m'amuse de me confronter à cette situation.

• CCS / Dans cette exposition, il y aura une installation de lampes inédite du directeur de la photographie et éclairagiste Madjid Hakimi. Comment cette collaboration s'est-elle développée ?

• OM / Madjid Hakimi avait pensé les lumières pour le spectacle de Marie-Agnès Gillot. Je me suis rendu compte de l'importance de ce travail. On a dû parler et là, je me suis dit qu'il y aurait pour lui la possibilité de faire quelque chose dans une situation différente, celle d'une exposition.

• CCS / Une discussion avec le peintre américain Jacob Kassay est à l'origine d'une grande installation présente dans l'exposition. Quelle est cette discussion et quels en sont les développements ?

• OM / J'avais dit à Jacob combien j'avais été impressionné par les salles de répétition de l'Opéra Garnier, avec les miroirs et les barres. Il a fait une installation de ce genre dans une exposition à Los Angeles. Je me suis dit qu'on pourrait la refaire, en tant que collaboration.

• CCS / L'installation centrale de l'exposition est une construction qui à la fois s'approprie et transforme une œuvre de Bertrand Lavier. Quel est ce projet ?

• OM / J'ai pensé refaire le dispositif de ses *Walt Disney Productions*, qu'il avait présenté dans sa rétrospective *Depuis 1969* au Centre Pompidou en 2012, mais sans les œuvres. Je lui en ai parlé, il est venu voir l'espace au Centre culturel suisse, et il a donné son accord.

• CCS / Enfin, qu'en est-il du projet de performance de toi et de John Armleder ?

• OM / Quant à la performance avec John Armleder, c'est quelque chose dont nous avons parlé, on verra bien si ça va se faire. ■

● EXPOSITION

17.01 - 30.03.14

Olivier Mosset

Collaborations

John Armleder,

Marie-Agnès Gillot,

Amy Granat & Drew Heitzler,

Madjid Hakimi, Jacob Kassay,

Alix Lambert, Bertrand Lavier,

Mai-Thu Perret, Jeffrey Schad

& Vincent Szarek

Grand entretien entre Olivier Mosset et Marc-Olivier Wahler le mardi 21 janvier à 20 h

Le double film *T.S.Y.O.W.* (2007, 200'), réalisé par Amy Granat & Drew Heitzler et produit par Olivier Mosset, est projeté le 8 mars 2014 à 18 h, en présence d'Olivier Mosset, au Centre Pompidou, dans le cadre du Nouveau festival.

Performance de John Armleder et Olivier Mosset.

Date et lieu en discussion.

Repères biographiques

Né en 1944 à Berne, Olivier Mosset est basé à Tucson, Arizona, après avoir vécu en Suisse, à Paris et à New York. Il a fait partie du « groupe » BMTP (avec Daniel Buren, Niele Toroni et Michel Parmentier) qui, entre fin 1966 et fin 1967, a adopté une position radicale dans le champ de la peinture. Parmi

ses expositions personnelles majeures, citons le Centre d'art contemporain de Genève en 1986, le Musée des Beaux-Arts à Lyon en 1987, le pavillon suisse de la Biennale de Venise en 1990, le Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne et le Kunstmuseum de Saint-Gall en 2003,

le CNAC Le Magasin en 2009 ou le Musée d'art contemporain de Lyon en 2010.

Nous sommes tous des astronautes

L'artiste suisse Julian Charrière joue avec nos sens dans des voyages artistiques aussi troublants que surprenants.

Par Rebecca Lamarche-Vadel

EXPOSITION

17.01 - 23.02.14

Julian Charrière

We Are All Astronauts



■ L'œuvre de Julian Charrière est celle d'un jeu profane avec le vivant, qui traque et manipule notre perception de « l'ordre naturel ». Imitant le démiurge, l'artiste s'amuse ainsi des architectures fragiles de notre organisation du monde, procédant par le démantèlement méthodique des systèmes et réseaux rassurants qui nous permettent d'être – pour un temps – à l'abri du fléchissement de notre entendement. La pratique de l'artiste s'invite dans les domaines réservés d'un supposé mode d'emploi de l'univers, dans les filtres actifs de notre compréhension, construits temporairement et variant au rythme des civilisations et des alternances de pouvoir. Se posant dans ces interstices et s'intéressant aux décors concrétisant les convictions abstraites, il désigne les signes et formes performatives, joue des paradoxes de l'expression de notre supposée puissance. Du paysage, des micro-organismes ou du temps, il défait minutieusement l'exégèse et révèle l'ambiguïté.

Somehow They Never Stop Doing What They Always Did (2013) rassemble plusieurs vitrines présentant divers prélèvements aquatiques réalisés dans des fleuves à travers le monde, du Danube au Mékong, de l'Euphrate au Congo, de la Saône au Mississippi. Procédant selon les principes de la recherche scientifique empirique, l'artiste crée à cette occasion des assemblages mêlant les différents échantillons récoltés. La constitution microscopique, invisible à l'œil nu, est extrêmement anarchique, alors que les micro-organismes étrangers doivent s'accommoder de cette rencontre, entre assimilation et cannibalisme, et transforment ainsi progressivement l'œuvre. Formes de « tours de Babel », chacune d'elle est construite comme une architecture fragile et utopique dont l'évolution est imprévisible et dépendante d'activités obéissant à leurs propres règles. L'eau du fleuve, genèse de cette œuvre, se révèle être un signe tangible de la temporalité, symbole de l'écoulement et de notre conscience du temps. Elle transforme l'abstraction au travers de laquelle nous tentons de saisir la réalité du changement du monde. Paradoxalement pourtant, les micro-organismes et le passage du temps rendus visibles deviennent les garants de leur propre désintégration progressive. Réel mais immatériel, ce temps qui ne peut pas ne pas exister, mais ne se mesure qu'à la force de ce qu'il transforme.

L'artiste piége ainsi dans ses œuvres les grandes abstractions constitutives de l'existence, les transforme, les dissout, les tord. Expérimentations mêlant méthode scientifique et jeux avec les mouvements de la matière constituent l'origine des manipulations de Charrière, s'amusant de la désarticulation et de la contradiction

des savoirs. *The Blue Fossil Entropic Stories* (2013) fut une expédition menée par l'artiste lors de laquelle il esquilla un iceberg en Islande et tenta de le brûler au moyen d'un chalumeau pendant plus de huit heures. Le geste mêle le dramatique à l'absurde, le poids du symbole à la vacuité et à l'inconséquence de l'entreprise. Rebond romantique, cette performance dont restent seulement des clichés offrant à voir l'artiste, minuscule, brûlant avec détermination ce gigantesque morceau de banquise en dérive.

L'œuvre présentée au Centre culturel suisse, *We Are All Astronauts Aboard a Little Spaceship Called Earth* (2013) emprunte son titre aux écrits de Buckminster Fuller. Les globes terrestres suspendus, formes de matérialisations métaphysiques de nos représentations, datent de 1890 à 2011, incarnant chacun le désaveu du précédent, dans une course à la définition temporelle et autoritaire de notre espace. Chacun d'entre eux a été poncé par l'artiste au moyen d'un « papier de verre international » créé grâce à des prélèvements minéraux provenant des 197 pays aujourd'hui reconnus officiellement par l'ONU, provenant d'une autre œuvre de l'artiste, *Monument - Sedimentation of Floating Worlds* (2013). Le « papier de verre international » devient ainsi le gage de l'effacement de la surface des globes, dont la poussière se dépose sur la table et dessine une nouvelle et abstraite cartographie. Finalement, en devenant poussière, le représenté et le représentant se dissolvent et s'annulent. Julian Charrière s'approprie cette logique de la représentation au moyen d'une lutte se jouant sur le terrain du symbole, proche des questions du langage et de son caractère performatif. Jorge Luis Borges, dans son essai *De la rigueur de la science* (1951), raillait déjà les velléités de l'attitude d'une discipline qui à trop vouloir décrire, détruit la réalité de son objet. La carte apparaît comme une des formes du panthéon mythologique des êtres, fantasme destiné à une rapide obsolescence, erronée dès que créée car fatalément miroir d'une vision utopique. Julian Charrière fait de cette inclination millénaire son matériiel, intrigué certainement par l'énergie que nous dépensons à nous rendre finalement étrangers à ce monde.

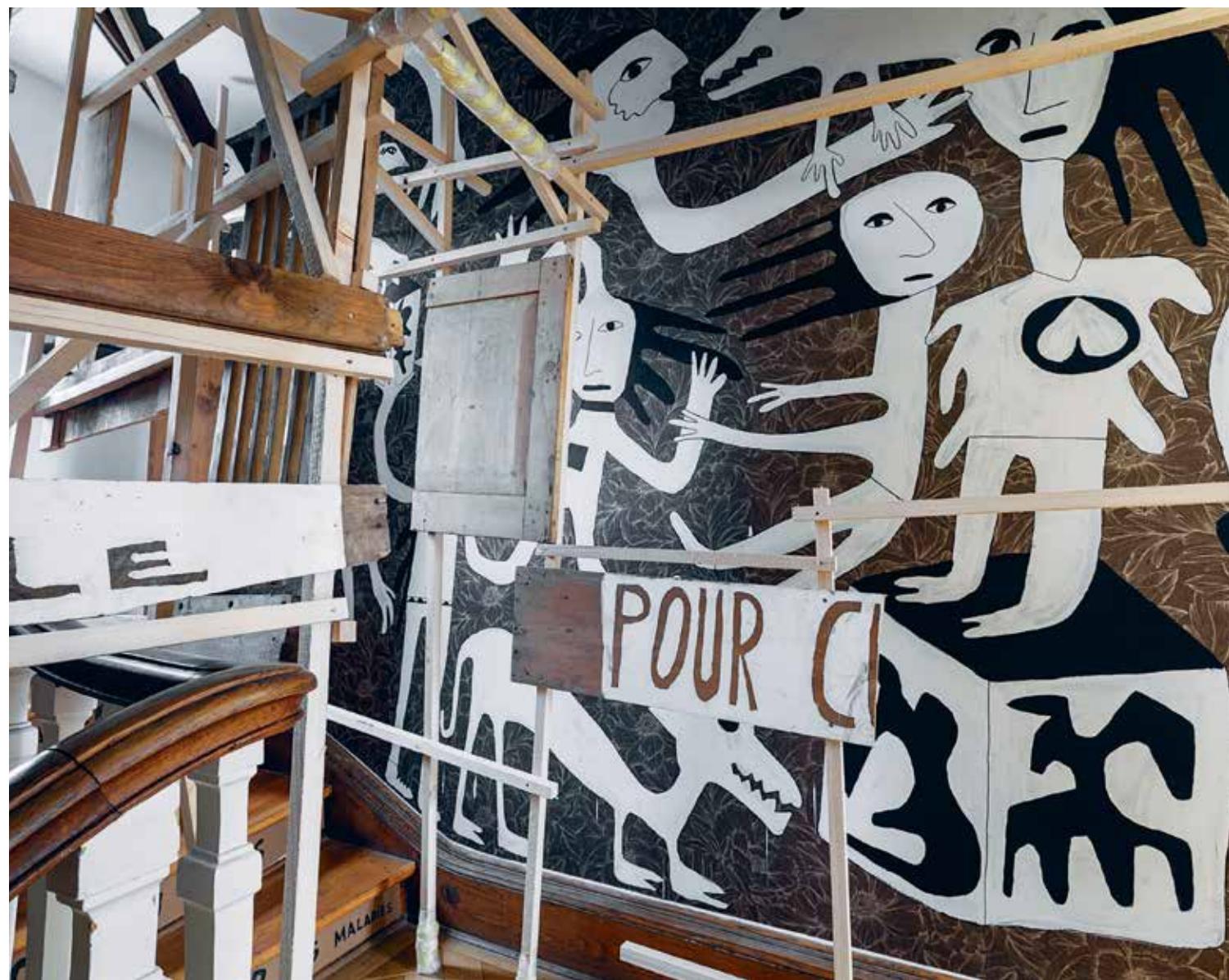
« J'ai souvent entendu des gens dire : "Je me demande bien ce à quoi ça peut ressembler que de vivre sur un vaisseau spatial ?" La réponse est très simple : Comment vous sentez-vous en ce moment ? En effet, nous sommes tous des astronautes et nous n'avons jamais été autre chose. », écrivait R. Buckminster Fuller*.

* Richard Buckminster Fuller, *Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial « Terre »*, Lars Müller Publishers, 2009, p. 56.

Rebecca Lamarche-Vadel est commissaire d'exposition au Palais de Tokyo.

Repères biographiques

Julian Charrière est né en 1987, il vit à Berlin. En 2006, il suit des cours à l'ÉCAV à Sierre puis s'installe à Berlin où il obtient, en 2012, un diplôme à l'université des Arts de Berlin. En 2013 il reçoit le titre de Meisterschüler avec Olafur Eliasson dans le cadre de l'Institut für Raumexperimente. Depuis 2008, il participe à de nombreuses expositions collectives en Allemagne et ailleurs. Entre autres, il réalise dans le cadre de la 13^e Biennale internationale d'architecture de Venise en 2012 l'œuvre *Some Pigeons Are More Equal than Others* avec l'artiste allemand Julius von Bismarck. En 2013, il participe à *Des présents inachevés*, exposition organisée à Lyon par le Palais de Tokyo, en parallèle à la Biennale de Lyon et à *<30 Jeune Art Suisse au Commun* à Genève. Il est le lauréat 2014 du Prix Manor du Canton de Vaud.



Augustin Rebetez avec Noé Cauderay, Giona Bierens de Haan, Louis Jucker, Morley Hill, vue de l'exposition *Univers Part 3*, Villa Bernasconi, Lancy/Genève, 2013. © Dylan Perrenoud

Se soigner avec des plaies

Outre ses photographies qui l'ont rendu internationalement célèbre, Augustin Rebetez donne au Centre culturel suisse de Paris davantage à voir de ses dessins, peintures, animations et aussi de ses mots, peints en lettres majuscules sur du papier cartonné. — Par Boris Magrini

• EXPOSITION

28.02 - 30.03.14
Augustin Rebetez

Interventions musicales
de Louis Jucker pendant
le vernissage, le 28.02.

Il y a des fantômes dans l'œuvre d'Augustin Rebetez et des humanoïdes aux yeux multiples et aux bras en forme de chien, cachés derrière les fenêtres moisies des maisons hantées. Il y a aussi des poissons volants et des chats-fleurs au regard sournois. Ils travaillent la nuit « pour tordre ta vie » et « introduire à l'intérieur de toi une pluie fine et fragile ». Du moins c'est ce qu'affirme le manifeste, écrit à plusieurs mains par l'artiste jurassien avec ses sombres collaborateurs. Un manifeste au goût de kérosène, d'ordures et de pluie tombée sur les feuilles d'automne. Œuvre à part entière, ce texte affirme la couleur de son travail : du noir et blanc, d'abord, et puis du rouge, beaucoup de rouge, et aussi du vert émeraude et bien d'autres couleurs encore. Ses œuvres sont imprégnées par un élan vital, un hymne au chaos, à la vie et à ses contradictions. C'est pourquoi les créatures de son univers, comme déclare encore le manifeste, matérialisent l'appétit qui manque, se soignent avec des plaies et font la pluie pendant le beau temps.

Augustin Rebetez s'inscrit incontestablement dans l'héritage dada et surréaliste, exaltant l'irrationnel et la contradiction, il se nourrit d'une vitalité rebelle et post-moderne mais il poursuit également l'idéal romantique, privilégiant les poches vides à l'ostentation, le mysticisme profane au fanatisme religieux. Et puis, son héritage remonte jusqu'aux premières gravures tracées dans les grottes paléolithiques, puisque l'œuvre de l'artiste vise à engendrer tout, autant le monde sensible que celui de l'imagination, sans trop se soucier des frontières entre les deux. Ce n'est donc pas un hasard qu'il ait recours indistinctement à plusieurs techniques, maîtrisant la photographie mais produisant aussi des dessins, des peintures, des films d'animation et des grandes installations. Il aime également mélanger ces techniques, au point qu'il est parfois difficile de comprendre si une photographie ou un dessin sont la documentation d'une installation éphémère ou plutôt le point de départ d'une animation en « stop motion ».

Entre ses mains, la caméra transforme la réalité en un monde onirique, à la fois obscur et féerique. Peu importe qu'il photographie des copains bourrés, des objets assemblés, des maisons éventrées ou des paysages enneigés : tout se transforme, acquérant une aura de mystère, de sacré presque, une sacralité faite de scotch

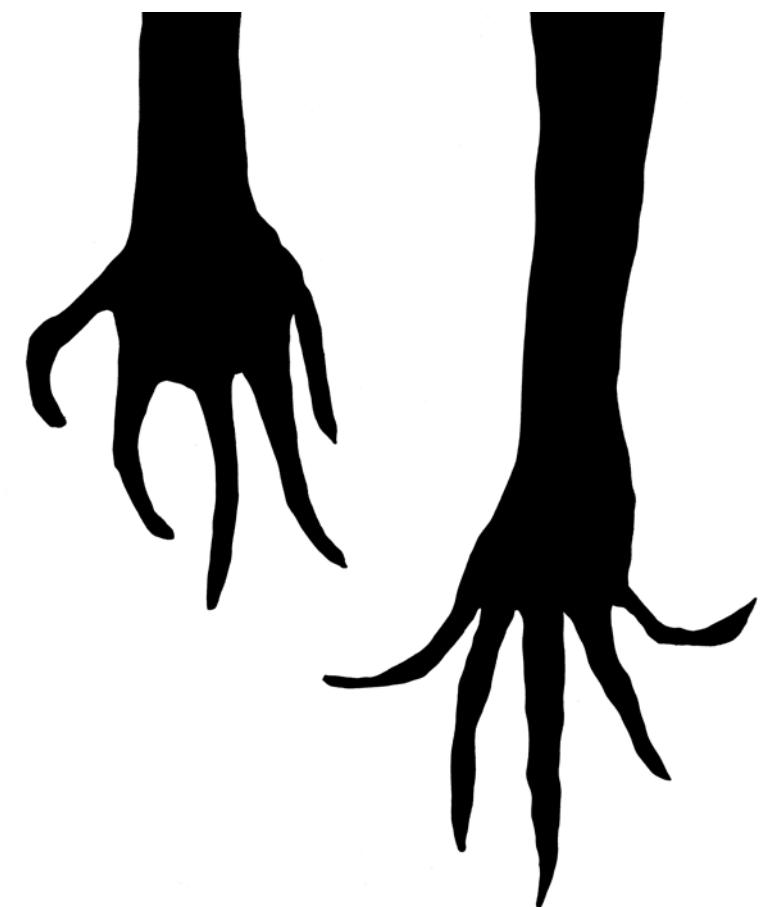
et de carton, de boue et de débris. Cette transfiguration est mise en œuvre, d'un côté, par l'intervention directe sur le sujet photographié – application de peinture sur le corps, costumes improvisés ou encore assemblages improbables d'objets – et de l'autre, par un traitement très personnel et souvent artificiel de l'éclairage.

Quant à ses peintures, elles s'apparentent à première vue à l'illustration ou à l'art naïf : l'artiste aime souvent rappeler dans ses interviews son attachement à l'aptitude de rêver propre à l'enfance. Ses dessins sont caractérisés par des accumulations de personnages, de maisons, d'objets qui se mélangent, se frottent et se bousculent dans un grand chaos labyrinthique. Les bras en forme de chien, dont il est question dans son manifeste, deviennent des tentacules élastiques et dégoulinantes qui envahissent tout et n'épargnent personne.

Parfois, Augustin Rebetez travaille seul, dans une chambre sombre au plus profond de la nuit d'une ville norvégienne. Ainsi, c'est la solitude, l'aliénation, l'enfer sarrien qui sont mis en scène dans son œuvre. Mais sa peinture représente aussi l'autre face de la vie quotidienne, celle de la rencontre, de l'échange. Alors, il travaille également au milieu des gens et en collaboration avec eux, dans un quartier de son village, par exemple, où tout un chacun devient à la fois artiste et protagoniste. Les bras deviennent ainsi des rues, des ponts, des échelles pour traverser les murs des habitations et briser les frontières des pays.

Il y a de la peinture dans la photographie d'Augustin Rebetez, mais il y a également de la photographie dans ses installations et dans ses films, et des paroles, aussi, et des dessins. À moins que ce ne soient les éléments d'un film ou d'une encyclopédie à venir comprenant tous les mots et les rêves de notre passé et de notre futur. Au final, le travail de l'artiste jurassien pourrait bien être un hommage à cet instinct vital, ce magma mystérieux qui anime chaque être vivant et qui donne un sens à notre existence. ■

Boris Magrini est assistant curateur à la Kunsthalle de Zurich.



ÇA GRATTE

© Augustin Rebetez

Repères biographiques

Augustin Rebetez est né en 1986. Il vit et travaille à Mervelier. Son œuvre a été présentée au Musée de l'Élysée à Lausanne, au Aargauer Kunsthaus à Aarau, au Photo Festival à Athènes et à la Villa Bernasconi à Lancy/Genève. Il a été le lauréat du prix Photo Folio Review aux Rencontres d'Arles en 2010, il a obtenu le Swiss Photo Award en 2012 et le Grand Prix international de la Photographie de Vevey en 2013. Son œuvre a fait l'objet d'une monographie dans la collection Cahiers d'artistes éditée par Pro Helvetia et Edizioni Periferia. Le Centre Dürrenmatt Neuchâtel, où il a exposé en 2013 avec ses compagnons de route Noé Cauderay et Giona Bierens de Haan, et les Éditions d'autre part ont également publié des livres de ses dessins.



© Augustin Rebetez



Luigi Snozzi, École dans l'ancien couvent, Monte Carasso. © Filippo Simonetti

Luigi Snozzi, architecte résistant

Une démarche exemplaire, une réflexion stimulante, une carrière à l'écart du star-system. Le Tessinois Luigi Snozzi incarne une autre façon de faire de l'architecture, et à travers elle, de repenser la ville.

Par Mireille Descombes

● ARCHITECTURE

LUNDI 03.02.14 / 19H

Luigi Snozzi

Conférence au Centre Pompidou,
grande salle.

En coproduction avec le Centre
Pompidou



■ Une belle personne et un grand nom de l'architecture suisse, Luigi Snozzi. Mais pas à la manière, flamboyante et globale, des stars. Contrairement aux architectes qui enchaînent les projets sur tous les continents, ce Tessinois, à la silhouette singulière et au regard doux, a relativement peu construit. Et s'il a participé à de nombreux concours, s'il en a remporté une trentaine, il n'en a finalement réalisé que deux, dont une école. Il n'en éprouve ni amertume ni tristesse. « C'est ma condition », sourit-il, son éternelle casquette de marin vissée sur la tête et une cigarette à la main dans son bureau encombré de Locarno. Engagé depuis toujours à gauche, notre homme fait partie des rebelles, de ceux pour qui l'architecture est résistance. Et cela, on s'en doute, ne plaît pas à tout le monde.

Né en 1932 à Mendrisio, fils de vétérinaire, Snozzi a étudié à l'École polytechnique fédérale de Zurich (ETH) avant d'ouvrir son propre bureau à Locarno en 1958. D'abord influencé par l'architecture organique de Frank Lloyd Wright, il découvre ensuite Alvar Aalto et le mouvement moderne du Nord grâce à son collègue Livio Vacchini. Les deux architectes s'associent et travaillent ensemble une dizaine d'années. « Nous nous sommes séparés pour un bidet », glisse Snozzi malicieusement et sûr de son effet. Son partenaire, en effet, ne pouvait imaginer une habitation, même ouvrière, dépourvue d'un tel accessoire.

Comme tous les Tessinois, contexte oblige, Snozzi a construit plusieurs maisons individuelles. Dont la maison Snider à Verscio ou la maison Kalman à Minusio. Fonctionnalistes, abstraites et sans compromis, elles se caractérisent par la simplicité de leurs lignes et par l'emploi du béton brut auquel l'architecte restera indéfectiblement fidèle. En dépit de l'échelle relativement modeste de ces réalisations, Luigi Snozzi développe à travers elles une approche beaucoup plus large, une lecture critique de la topographie, du site et de son histoire.

Ce type de constructions ne peut toutefois satisfaire pleinement sa conception de l'architecture. « Pour moi, et c'est fondamental, il faut toujours penser la ville, et non la maison. Ou alors la maison comme un morceau de ville », insiste-t-il. Une approche exigeante, très ouverte et globale de son métier qu'il va concrétiser dans le village de Monte Carasso, près de Bellinzona. Une intervention exemplaire, un cas d'école et la mise en pratique d'un de ces aphorismes qui lui sont chers et qu'il aime à répéter comme une profession de foi : « Chaque intervention est une destruction. Détruis avec joie et avec conscience. »

L'histoire démarre en 1978. À la suite de profondes divergences surgies autour du récent plan directeur, la commune charge Luigi Snozzi d'étudier la création de la nouvelle école primaire dans l'ancien couvent, au centre du village, à la place de l'emplacement initialement prévu situé en périphérie, à proximité de l'autoroute. L'architecte en profite pour développer une proposition globale de requalification de la zone qui débouche sur un nouveau plan directeur. « Quand j'ai remis ma proposition au maire, il est allé trouver la population avec l'autre plan et l'a réduit en miettes. Il

l'a littéralement déchiré, en déclarant : « À partir d'aujourd'hui, on recommence avec Luigi Snozzi. » Ce qui devait n'être au départ qu'un travail de restauration devient une expérience unique et exemplaire en Europe. Depuis plus de trente ans, Snozzi accompagne tout le processus de développement architectural et urbanistique du village.

« J'ai pris le prétexte de l'école pour donner un centre à Monte Carasso qui n'en avait pas. Nous avons construit la salle de gymnastique, plusieurs maisons dont celle du maire, une banque et conçu divers bâtiments qui n'ont pas été réalisés dont une salle de musique. Nous avons également réalisé l'extension du cimetière et dessiné de nouveaux caveaux en béton pour accueillir les cendres. Avec l'accord d'un jury de vieilles femmes, nous y avons intégré une place de jeu pour les enfants. Ainsi, les bambins s'amusent à côté de leurs futures tombes », résume-t-il, ravi.

Des oppositions, des critiques, bien sûr qu'il y en eut. « À Monte Carasso, une de mes tâches consistait à augmenter l'exploitation des terrains. Je travaillais donc en faveur de la spéculation. C'est pourquoi les socialistes me haïssent au village – bien que je sois moi-même socialiste. » Mais Luigi Snozzi en a vu d'autres, lui qui a réussi à convaincre une dame de près 80 ans de se laisser construire une maison en béton avec un toit plat alors qu'elle rêvait d'une habitation en bois avec une couverture à deux pans. « Et elle est ravie. Elle est même totalement enthousiaste qu'elle parle à tout le monde de son « château » et répète à qui veut l'entendre que le béton est une chose merveilleuse. »

Cette force de conviction a valu à Luigi Snozzi la ferveur et l'admiration de générations d'étudiants. L'autre face, complémentaire et essentielle, de son travail d'architecte. En l'évoquant, il s'illumine, « J'aime beaucoup enseigner et j'y ai toujours consacré une partie de mon temps. Comme vous pouvez le constater dans ce bureau, je suis un type plutôt désordonné. Or l'enseignement me permet de clarifier mes idées. Je viens d'ailleurs de terminer mon dernier cours en Sardaigne. »

C'est à l'École polytechnique fédérale de Zurich qu'il démarre sa carrière d'enseignant dans les années 1970, avec parmi ses étudiants les futurs grands architectes Jacques Herzog et Roger Diener. De cette époque datent ses célèbres aphorismes, vingt-cinq énoncés percutants qui résument sa philosophie et par exemple proclament : « L'architecture est le vide, à toi de le définir ». Tout son enseignement sera basé sur ses projets et la transmission de sa propre expérience.



Luigi Snozzi, Maison Kalman, Brione sopra Minusio. © Luigi Snozzi Architetto

Après Zurich, on le retrouve dix ans plus tard à l'École polytechnique de Lausanne (EPFL), toujours comme invité. Quand, en 1985, une place de professeur ordinaire est mise au concours, il postule. Mais l'école lui préfère quelqu'un d'autre au grand dam de ses étudiants et de certains confrères qui lancent le mouvement « Snozzidarnosc ». À la suite de ce plébiscite, l'architecte tessinois est nommé directement professeur ordinaire, sans repasser par un concours. Il occupera ce poste jusqu'en 1997. « Son enseignement nous a permis d'adopter une éthique non seulement vis-à-vis de l'architecture, mais également du territoire, de son histoire, de notre société. Un enseignement loin de ce qui est convenu, des courants et des modes, qui nous a toujours aidés et nous aide dans notre propre recherche et démarche [...]. Un enseignement que l'on aimeraient pouvoir enseigner », se souviennent les architectes lausannois Graeme Mann et Patricia Capua Mann dans *Pour une école de tendance*, un mélange de textes offerts à Luigi Snozzi en 1999.

Il ne faudrait pas croire que notre homme ne vit que pour l'architecture. Luigi Snozzi est aussi un passionné de pêche, activité qui l'a d'ailleurs amené à passer beaucoup de temps en Sardaigne où il a même acheté un bateau – et où il a construit une gare, à Carbonia. « Ce que j'aime beaucoup dans la pêche, explique-t-il, c'est qu'à travers le fil et ses mouvements, on peut percevoir tout ce qu'il y a sous l'eau sans le voir. On connaît la profondeur, on sait s'il y a des cailloux, de l'herbe, et l'on reconnaît le type de poisson au mouvement de la canne. » Après cela, et au vu de sa trajectoire, personne ne sera donc surpris d'apprendre qu'il est une chose que Snozzi n'aurait pas pu construire. Une prison. ■

Mireille Descombes est journaliste culturelle basée à Lausanne.



Luigi Snozzi, Maison Snider, Verscio. © Luigi Snozzi Architetto



Miller & Maranta, Immeuble dans le Schwarzwald, Bâle. © Ruedi Walti

Une architecture qui vous met aux aguets

Les architectes bâlois travaillent avec la mémoire et les strates de la culture. Ils se revendiquent d'une troublante étrangeté.

— Par Mireille Descombes

• ARCHITECTURE

JEUDI 06.02.14 / 20 H

Miller & Maranta

Conférence de Quintus Miller

L'architecture comme geste et signature, les Bâlois Quintus Miller et Paola Maranta, lauréats du prix Meret Oppenheim 2013, n'en veulent pas. Dans leur pratique comme dans leur philosophie, ils se révèlent à la fois plus humbles et plus exigeants. Formés à l'École polytechnique fédérale de Zurich, ces deux quinquagénaires passionnés ont hérité de leur professeur Fabio Reinhart et de son assistant Miroslav Šík, défenseurs du concept d'« architecture analogue », l'habitude de percevoir la réalité à travers ses multiples strates et le souci de prendre en compte le contexte comme source et point de départ de tout travail. Avec leur bureau qui compte aujourd'hui une cinquantaine de personnes, chaque site, client et projet bénéficient ainsi d'un costume sur mesure.

« Notre architecture est très calme. Il arrive du reste souvent qu'on dépasse l'un de nos bâtiments sans le voir, sourit Quintus Miller. On revient ensuite sur ses pas, car on se rend compte qu'il y avait là un édifice un peu différent. En regardant de plus près, on découvre alors que, bien que très intégré, le bâtiment dégage quelque chose de singulier, d'étrange, et qui vous donne la chair de poule. »

Mireille Descombes est journaliste culturelle basée à Lausanne.

L'immeuble résidentiel du Schwarzwald, à Bâle, offre un excellent exemple de cette architecture qui « met aux aguets » et se plaît à superposer les couches de significations. Dialoguant étroitement avec les arbres environnants dont il reprend la couleur des troncs, ce bâtiment donne le sentiment de sortir de terre. De loin, on perçoit comme une ossature métallique abstraite, géométrique, mais insaisissable qui ondule et se plie pour s'adapter au site et offrir à tous les habitants une vue sur le parc. En s'approchant, la structure se révèle de fait en béton, coulé sans joint, offrant dans l'alternance des fenêtres et des balcons un jeu subtil de pleins et de vides. Par beau temps, on remarque aussi que les stores ont été posés inclinés afin de ne pas cacher les garde-corps en verre. Un parti pris qui renforce encore le caractère un brin décalé de l'immeuble.

Les deux architectes n'ont pas peur des images. Au contraire, ils les convoquent volontiers pour nourrir leur réflexion. Par exemple lors de la rénovation de l'hospice du Saint-Gothard, une construction du XII^e siècle qui était en piteux état. « Pour moi, le bâtiment ressemblait à une marotte regardant vers le sud », explique Quintus Miller en mimant la position de l'animal. « Il fallait le transformer tout en préservant sa matérialité, sa physionomie et sa mémoire. » L'hôtel a été entièrement découpé. On n'en a conservé qu'un tiers – et ainsi détruit la partie qui avait été refaite à la suite d'un important incendie en 1905. Le reste a été reconstruit à neuf, mais à l'identique, et rehaussé d'un étage et demi. Les angles ont été découpés et la pente de la toiture augmentée. L'hospice a ainsi retrouvé sa place de « chef » parmi les bâtiments qui l'entourent.

Béton, bois ou pierre, Quintus Miller et Paola Maranta n'ont pas de matériau fétiche. Ce qui importe, pour eux, c'est de créer des espaces que l'on puisse sentir, toucher, s'approprier. En français, on parlerait d'ambiance ou d'atmosphère. Ils préfèrent le mot allemand *Stimmung*, plus précis et qui inclut aussi la notion d'accord. Le souci de la continuité et la préoccupation de la durabilité au niveau culturel également les habitent.

Peu importe alors si leurs interventions ne se perçoivent guère, ou quasiment pas. Un parti pris qu'ils ont expérimenté lors de la transformation de l'hôtel Waldhaus à Sils-Maria. « Dans un hôtel traditionnel, si vous modifiez trop radicalement les choses, les habitués ne se sentent plus à la maison. Si vous ne faites rien, c'est encore pire, car le bâtiment se dégrade. Et puis les gens évoluent aussi. Au Waldhaus, en vingt ans, nous avons presque tout changé, créé une nouvelle entrée, un bar, un fumoir, dans un langage résolument contemporain. Et pourtant, pour ses usagers, l'établissement est resté le même. Une magnifique expérience. »

Construire est passionnant. Pour Quintus Miller, transmettre son savoir et ses réflexions l'est tout autant. Ses étudiants de l'Académie d'architecture de l'université de la Suisse italienne, à Mendrisio, ont de la chance. S'il ne craint pas de jongler avec les concepts, il sait aussi parler de manière très personnelle, presque intime. Par exemple, pour leur rappeler « qu'ils ont tous un imaginaire, qu'il faut impérativement en profiter, et surtout ne pas le tuer ». ■

Ludovic Balland : l'école des belles lettres

« Le jour où on devient des administrateurs graphiques, il faut arrêter. » Quand il évoque sa vision du design, Ludovic Balland n'aime pas les compromis. Porté par un esprit anticonformiste, il enchaîne des propositions toujours plus innovantes, tout en restant solidement rivé dans la tradition helvétique. — Par Joël Vacheron

• GRAPHISME

JEUDI 30.01.14 / 20 H
Ludovic Balland
Conférence

Après avoir passé son enfance et son adolescence à Genève, c'est à Bâle qu'il décide d'aller suivre son initiation au début des années 1990. Il s'agit d'un moment charnière, puisqu'on pouvait encore y croiser les figures qui ont contribué à construire la renommée de l'École de graphisme de Bâle : « Ils étaient encore tous là, même si Wolfgang Weingart était le dernier à être encore vraiment actif. On pouvait encore ressentir l'héritage direct d'Armin Hofmann ou d'Emil Ruder. Deux ou trois ans après avoir quitté l'école, tout cela était terminé et je fais donc partie de la dernière génération à être sortie de l'École de Bâle. C'est le bagage culturel, l'héritage qui

se retrouve dans beaucoup de mes travaux. » Balland a surtout profité de cette proximité unique pour acquérir une solide formation technique à partir de laquelle il a très vite pu développer ses propres langages, définir ses priorités. Notamment la place centrale qu'occupe le texte, et, bien entendu, la typographie, dans son approche : « La manière de traiter le texte, de le mettre en pages reste le point de départ autour duquel tout le projet s'articule. Cela permet d'avoir un accès plus diversifié, car le texte facilite l'abstraction, ça ouvre beaucoup de champs. »

Après quelques expériences en agence, notamment chez Dalton Maag à Londres et Müller+Hess à Bâle, il ne tarde pas à se lancer en indépendant. Il adopte une posture prospective et convaincante auprès des entreprises de la région, avec une préférence marquée pour les bureaux d'architecture. Outre les illustres représentants basés dans la cité rhénane, ce choix découle surtout de son propre parcours. En effet, avant d'opter pour le graphisme, Ludovic Balland envisageait d'étudier l'architecture et il avait même travaillé comme photographe-archiviste pour le département de l'urbanisme de Genève pour payer ses études. Autant d'expériences qui ont largement participé à affiner un certain regard sur la complexité de l'environnement construit. Son premier mandat important, pour Herzog & de Meuron, lui offre d'emblée une visibilité internationale qui n'a jamais cessé de s'accentuer. À tel point que, à l'heure actuelle, 80 % de son activité éditoriale sont consacrés à l'architecture, le reste étant réparti entre différents projets culturels.

Parallèlement à cette forte implication dans l'univers de l'architecture, une grande part de son emploi du temps est destinée à l'enseignement, notamment à l'École cantonale d'art de Lausanne (ECAL) où il enseigne depuis 2003. « Sans l'enseignement, je n'en serais pas là où j'en suis aujourd'hui, admet-il. Cela oblige continuellement à se remettre à jour, à ne pas s'endormir sur un style, une posture. Un étudiant est souvent le meilleur miroir de sa propre activité. » Cette dimension pédagogique s'est progressivement imposée comme une clé de voûte de son processus créatif, à tel point qu'il applique les mêmes schémas dans l'organisation de son bureau. En regard des relations qu'il entretient avec ses stagiaires, il considère celui-ci comme une « mini-école » où il est possible de lancer des idées et de réfléchir sur des thèmes d'actualité.

À ce titre, Ludovic Balland attache une attention particulière aux mutations de nos habitudes de lecture. Une sensibilité largement traduite à travers ses chartes graphiques qui mélangeant les régimes scopiques : « Dans quelle mesure notre proximité avec des écrans d'iPhone peut-elle avoir une influence sur notre manière de concevoir une mise en pages ? L'évolution de la lecture, l'évolution du texte, de la mise en pages, la fragmentation du texte et de l'information, etc. Ces questions liées à la spécificité du média nous obligent à nous positionner, à prendre des risques. Bref, à proposer une radicalité. » Audaces typographiques, narrations cinématographiques ou pop-up, Ludovic Balland entrechoque et superpose les éléments pour mieux déjouer la saturation. ■

Joël Vacheron est journaliste indépendant basé à Londres.



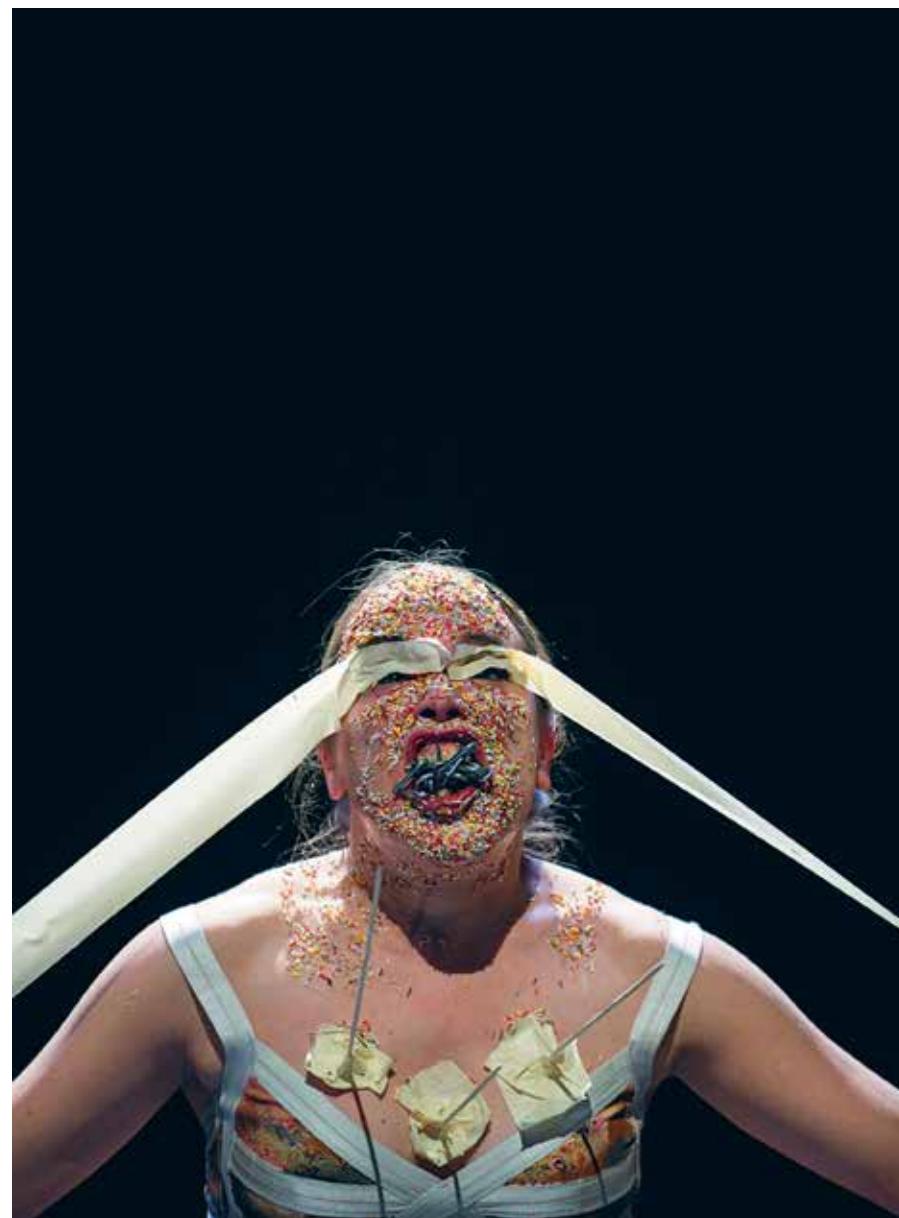
Ludovic Balland, Bildrausch Filmfest Basel, édition 1, affiche F4, 2011

Fabrice Gorgerat donne un corps et une voix à la catastrophe de Fukushima

L'artiste lausannois pratique depuis près de vingt ans un théâtre sensoriel qui procède plus par implications poétiques que par explications logiques. Avec *Médée/Fukushima*, il fait parler les fantômes qui hantent la ville japonaise déserte. — Par Marie-Pierre Genecand

• THÉÂTRE

11 - 14.02.14 / 20 H
Cie Jours tranquilles /
Fabrice Gorgerat
Médée / Fukushima
(2013 / 1^{re} française)



Fabrice Gorgerat, *Médée/Fukushima*. © Philippe Weissbrod

Les grandes tragédies sont muettes. La catastrophe de Fukushima est, à ce titre, une tragédie exemplaire. Car, au Japon, l'accident nucléaire, dont la menace de pollution plane encore au-dessus de nombreuses régions, n'est pas un sujet. Lorsque, en automne 2012, le Colombiano-Genoës Omar Porras est allé créer un *Roméo et Juliette* à Shizuoka, ville située à une heure de Tokyo, il a souhaité placer son action dans un abri antiatomique afin de mettre en relation le conflit entre les deux familles de Vérone et l'épisode traumatisant du 11 mars 2011. Arrivé sur place, il a compris que cette évocation ne trouverait pas de résonance dans le public

japonais peu disposé à visiter ses plaies, et a abandonné son idée.

Donner une voix à la tragédie muette. Donner un visage aussi à la tragédie invisible. Tels sont les objectifs de Fabrice Gorgerat, Lausannois dont le théâtre sensoriel se distingue depuis près de vingt ans en Suisse romande. Un théâtre de matière, de sons et d'images qui procède par implication poétique plutôt que par explications logiques. Pourquoi *Médée / Fukushima*, titre de cette création que l'on a découverte en mars 2013 à L'Arsenic, à Lausanne ? Pour dresser un parallèle entre la permanence d'un accident nucléaire – qui commence au moment de l'explosion, mais ne se finit jamais – et le fait que Médée ne cesse d'enchaîner les drames (le meurtre de son frère, la trahison de son père, le meurtre de Pélias par ses propres filles, l'exil, puis le meurtre de ses propres enfants) sans jamais connaître de répit. « Médée incarne l'impossibilité de mourir, l'irréversibilité de l'amertume, de la rancœur et de la vengeance », détaille Fabrice Gorgerat.

Pour le metteur en scène qui a fait ses études à l'INSAS (Institut national supérieur des arts du spectacle), de Bruxelles, il s'agissait aussi « d'opérer une mise en tension, une dialogique entre deux univers : le questionnement académique autour de Fukushima et la tradition théâtrale autour de Médée ». Ainsi, pour la première fois en près de vingt ans, un de ses spectacles commence avec une conférence. Pendant une vingtaine de minutes, Yoann Moreau, ethnologue et dramaturge, discourt sur la catastrophe de Fukushima et ses conséquences, physiques et symboliques. Assis devant son écran dans une pénombre toute studieuse, le spécialiste commence par dénier à Fukushima son statut de catastrophe, car, dit-il, « la catastrophe est une fin alors que l'accident nucléaire est le début d'autre chose, le commencement d'une nouvelle ère ». Il précise aussi que, contrairement à d'autres cataclysmes qui prennent la forme d'un « aléa violent et brutal », l'accident nucléaire n'a ni odeur, ni forme, qu'il est invisible et lent, agit de manière diffuse et continue. Dans la même idée, poursuit l'ethnologue, la ville de Fukushima « n'est pas une ville déserte, vide de ses habitants, mais une cité pleine de spectres dont il faut bien gérer aujourd'hui les excursions ».

C'est précisément ce que réalise Fabrice Gorgerat, dans la seconde partie du spectacle. Donner vie à ces fantômes qui, à leur manière, permettent de digérer l'accident nucléaire. Sur scène, trois actrices performeuses : Fiamma Camesi, Malika Khatir et Estelle Rullier. Cette dernière est aussi scénographe et exprime le traumatisme à travers une tempête de sable qu'elle fait souffler sur une maquette de ville qu'elle a préalablement édifiée. Plus loin, au-dessus d'un ventilateur, la même activiste du deuil s'arrache les cheveux par poignées et laisse flotter les mèches rescapées au sol comme autant de méduses échouées. Svetlana Alexievitch le montrait parfaitement dans *La Supplication*, témoignages poignants recueillis suite à la catastrophe de Tchernobyl : la balafré physique via les cancers rongeurs de chair est la première manifestation d'un lent processus plus général de désintégration. Le metteur en scène romand



Fabrice Gorgerat, *Médée/Fukushima*. © Philippe Weissbrod

Denis Maillefer avait tiré un magnifique spectacle chorégraphié de bouillonnants rapports père-fille inspirés par des textes du Congolais Dieudonné Niangouna, artiste associé du dernier Festival d'Avignon. Matière encore ? Oui, dans *Au matin*, création de 2008, qui traitait trois rêveurs au sortir du lit. Parmi les rituels qui permettaient aux personnages de se réapproprier leur journée, une comédienne livrait au micro tous les bruits inscrits au répertoire de ses articulations : mâchoires, épaules, mains et pieds, chaque craquement agissait comme autant de témoins du vivant.

Dans *Médée / Fukushima*, le corps et les diverses matières parlent plus que les mots. À l'exception de la conférence inaugurale, le spectacle se compose de séquences sensorielles où images, sons, mouvements et manipulations d'éléments s'associent pour rendre compte « physiquement » de cette tragédie. Fiamma Camesi, actrice par ailleurs très loquace, joue ici une partition totalement muette dans laquelle son personnage se met à l'épreuve. Le corps hérisse de piques, la face constellée de grains de riz, la comédienne se transforme en pleureuse et crache des clous dans une grimace qui évoque *Le Cri* d'Edvard Munch. Spectaculaire. Comme cet épisode où Malika Khatir, les bras en croix et les seins scotchés, exhibe des yeux fontaine dont les larmes, immenses faux cils argentés cascadant le long de son torse, racontent un chagrin sans fin.

On le voit, le théâtre de Fabrice Gorgerat ose l'excès, l'outrance, pour dire au plus près l'outrage vécu par ses personnages. Le metteur en scène ne filtre pas, n'atténue pas ce double sentiment, entre révolte et découragement. Il le surexpose plutôt. Comme l'état de solitude profonde d'Emma Bovary dans son précédent travail, *Emma*, qui emmenait l'héroïne de Flaubert à Payerne, ville helvétique provinciale adossée à une caserne. Dans cette création, Emma vomissait de l'encre noire, celle qu'elle utilisait par ailleurs pour écrire sa peine de femme incomprise et esseulée, après avoir ingurgité des litres de lait. Même présence des éléments dans *Poisaille Paradis*, spectacle créé en Afrique en 2010. Dans les grandes eaux – plusieurs litres en scène –, Gorgerat ra-

diographiait de bouillonnants rapports père-fille inspirés par des textes du Congolais Dieudonné Niangouna, artiste associé du dernier Festival d'Avignon. Matière encore ? Oui, dans *Au matin*, création de 2008, qui traitait trois rêveurs au sortir du lit. Parmi les rituels qui permettaient aux personnages de se réapproprier leur journée, une comédienne livrait au micro tous les bruits inscrits au répertoire de ses articulations : mâchoires, épaules, mains et pieds, chaque craquement agissait comme autant de témoins du vivant.

Elle est probablement là, la clé du travail de Fabrice Gorgerat. Donner à voir, à sentir surtout, l'humanité sous tous ses angles. À travers des développements très lents parfois, comme si le temps arrêté permettait d'aller au cœur de la sensation. À travers des ruptures violentes aussi, car, le metteur en scène n'hésite pas à plonger profond dans les intimités chavirées de ses personnages pour faire émerger toutes les douleurs refoulées. Mais le vivant, Fabrice Gorgerat le convoque aussi comme un simple reporter. Pour le spectacle *Emma*, il a demandé à ses trois interprètes d'aller à la recherche du personnage romanesque dans les rues de Payerne. C'est-à-dire de découvrir des habitants qui avaient quelque chose d'Emma en eux. Ainsi, un film montrait des soldats hilares, une tenancière de bistrot qui voulait sa vie à son métier ou un vieux monsieur qui hantait chaque jour une grotte magique où se dessinent, mystérieusement car sans intervention humaine, des sirènes à même le rocher. Avec cette évocation campagnarde, on est loin de la violence sourde de Fukushima. C'est que Fabrice Gorgerat n'a pas l'obscur pour religion. Il lui préfère la traque du vivant dans tous ses états.

Marie-Pierre Genecand est critique au *Temps* et à la RTS.

Mise en scène : Fabrice Gorgerat / assistant : Anabel Labrador / interprétation : Fiamma Camesi, Malika Khatir / ethno-dramaturgie, texte et conférence : Yoann Moreau (EHESS/CNRS) / musique, tissu sonore : Aurélien Chouzenoux / performance, scénographie, photos : Estelle Rullier / costumes : Karine Vintache / régie : Yoris Van den Houte / administration, production : Ivan Pittalis / diffusion, communication : Agnès Alberganti / coproduction : Compagnie Jours Tranquilles, Fédération des Coopératives Migros (FCM), Arsenic, Lausanne

en partenariat avec : HETSR La Manufacture, Collectif 12 Mantes la Jolie

avec le soutien de : Ville de Lausanne, Loterie Romande, Pour-cent culturel Migros, Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture, Fondation Leenaards / La Compagnie Jours Tranquilles est au bénéfice d'un contrat de confiance de la Ville de Lausanne (2010-2013) remerciements à Christian Moreau (biologiste), Pauline Noblecourt (dramaturge)



© Christian Lutz

La reconquête de l'Ouest

Plus intrépide que jamais, la 2b company s'en est allée crapahuter en Amérique pour les besoins de sa nouvelle création. En résulte *Western dramedies*, un spectacle joyeusement expérimental et résolument inclassable.

Par Jérôme Provençal

• THÉÂTRE

18 - 21.03.14 / 20 H

2b company

Western dramedies
(création 2014, 1^{re} française)

Jeu et création: Tiphanie Bovay-Klameth, François Gremaud, Michèle Gurtner / administration: mm - Michaël Monney, Alexandre de Charière / lumières: Antoine Friderici / son: Samuel Pajand / scénographie: Victor Roy / technique: Manuel Ducosson / coproduction: Arsenic, Lausanne / Théâtre St-Gervais Genève soutiens: Loterie Romande, Pro Helvetia - Fondation suisse pour la culture, Ernst Göhner Stiftung, Pour-cent culturel Migros

Crée en 2005 par François Gremaud, la 2b company offre l'une des plus sûres preuves de la vitalité de la scène suisse contemporaine et constitue l'une des plus stimulantes forces de proposition à l'échelle internationale. Oscillant élégamment entre théâtre, danse, installation et performance, les spectacles créés par François Gremaud et ses partenaires de jeu – les deux principales étant Michèle Gurtner et Tiphanie Bovay-Klameth – se caractérisent d'abord par leur fine inventivité, qu'ils revêtent des atours sophistiqués (à l'instar de *KKQQ*, au dispositif audiovisuel très élaboré) ou se déplacent sur un plateau nu ou presque (voir, par exemple, *Récital* ou *Présentation*). En outre, tous ont en commun un sens aigu du burlesque minimaliste. Opérant en parfaite synergie, François Gremaud, Tiphanie Bovay-Klameth et Michèle Gurtner entament 2014 tambour battant avec une nouvelle création en trio, joliment intitulée *Western dramedies*. Parmi les titres envisagés, il y eut aussi *Road Movie*, qui traduit bien la force d'attraction exercée ici par l'Amérique en général et la mythique Route 66 en particulier.

D'un bout à l'autre, ce projet à la fois ambitieux et modeste a trouvé son impulsion dans une soif intense de (re)découverte, par-delà les clichés, amenant la 2b company à explorer de nouvelles aires de jeu avec un enthousiasme palpable. « Délaissée au profit de l'autoroute, la Route 66 n'est aujourd'hui plus guère empruntée que par des marginaux ou des touristes, constate François Gremaud. Revisiter cette route à l'abandon nous a conduits à revisiter des formes elles-mêmes un peu abandonnées, un peu désuètes, que nous n'aurions jamais pensé emprunter – et nous y prenons un immense plaisir. »

Jérôme Provençal est journaliste indépendant basé à Berlin et travaille en particulier avec *Mouvement* et *Les Inrockuptibles*.

« Nous avions vraiment envie de partir à l'aventure – comme nous le faisons toujours, c'est-à-dire sans véritable idée préalable, précise François Gremaud. À ce désir d'aventure s'ajoutait un désir de voyage, qui nous taraudait depuis un bon moment: nous voulions nous déplacer, voire nous dérouter, au sens propre du mot. Ces idées initiales nous ont assez vite fait penser à la Route 66 et ont fait naître comme une envie de partir à la conquête de l'Ouest. Étant également très intéressés par les modes de représentation américains, nous sommes partis pour de bon et avons fait le trajet en voiture entre Los Angeles et Oklahoma City, avec pour objectif de récolter le plus de matériel possible : ainsi, au cours du périple, avons-nous effectué pas mal d'improvisations et aussi beaucoup filmé. Le matériau vidéo sera probablement utilisé dans un projet annexe. Avec ce spectacle, nous avons plutôt envie de travailler sur une forme très dépouillée – nous trois sur le plateau, aux côtés de Samuel Pajand (musicien qui travaille notamment avec le chorégraphe Marco Berrettini), sans vidéo et avec très peu d'éléments de décor – à partir de ce que ce voyage a imprimé dans nos imaginaires et dans nos corps. »

Une fois rentrés au pays, ayant fait le plein d'images et de sensations, les trois acolytes ont entrepris de modeler toute la matière accumulée. « Nous avons commencé à travailler sur des improvisations en anglais (sachant que nous parlons tous les trois mal l'anglais) avec juste quelques costumes ou perruques, et peu à peu sont apparues des situations ou des figures "américaines" – mais sans aucun mimétisme. Il s'agit plutôt de figures décalées, que l'on pourrait rapprocher par exemple de certaines images de Cindy Sherman. S'est dessinée ensuite une construction à la *Short Cuts*: une succession de saynètes qui se passent dans des lieux que nous avons traversés et mettent en scène des personnages que nous avons rencontrés (ou que nous aurions pu rencontrer). Ces saynètes sont plus ou moins reliées entre elles de manière dramaturgique et, plus profondément, ont toutes un lien avec la notion de représentation. La tonalité d'ensemble est plutôt humoristique (cela tient en particulier à notre jeu, qui n'est pas du tout réaliste) : ce sont de petites comédies mais qui contiennent toutes comme un drame caché. Par conséquent, le terme "dramedy" s'est imposé de lui-même, non seulement parce qu'il est typiquement américain mais aussi parce que nous aimons beaucoup sa sonorité. »

À ces films d'artistes suisses, nous ajoutons des œuvres d'artistes d'autres horizons, dont la liste est en cours d'élaboration. Nous allons certainement faire encore d'autres découvertes que nous nous réjouiront de partager. Bienvenue dans des mondes en mutation.

Drawing Night

Sur proposition de Drawing Now, le salon du dessin contemporain, le Centre culturel suisse participe à la première Drawing Night. Un événement qui suscite notre intérêt, car nous aimons tout spécialement le dessin et ce pour diverses raisons. La principale est que cette discipline est l'une des plus génératives de la création artistique, puisqu'elle est pratiquée non seulement par des dessinateurs, des peintres ou des graveurs, mais aussi, différemment, par des sculpteurs, des graphistes, des architectes, des urbanistes, des designers, des créateurs de mode, des performeurs, des chorégraphes, des musiciens ou des cinéastes. D'ailleurs, où commence le dessin et où devient-il autre chose ?

Piqués au jeu, nous avons imaginé une « soirée dessin » sous la forme d'un programme de projection de dessins d'animation d'artistes. Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un genre ou d'une discipline. En effet, il existe des institutions et des manifestations spécialisées dans le dessin, des festivals ou des associations consacrées au film d'animation, ainsi que des programmations et festivals de vidéos ou de films d'artiste. Chacun de ces domaines a son propre système de fonctionnement, ses artistes, ses structures, ses réseaux, ses lieux de diffusion, mais avec très peu d'interaction entre les domaines. Par contre, il est difficile de trouver des projets qui soient dédiés spécifiquement aux dessins d'animation d'artistes. C'est donc un point de départ fort stimulant pour concevoir une soirée inédite et expérimentale.

Il se trouve que plusieurs artistes de notre programmation pratiquent le dessin d'animation, chacun à sa manière. Augustin Rebetez, touche-à-tout tentaculaire, l'intègre dans ses films d'animation qui foisonnent de personnages, d'astuces, d'humour et de sons, et qui mettent les espaces sens dessus dessous, comme dans *La Maison* (13', 2012). Ingo Giezendanner anime très régulièrement ses dessins dans ses installations, en mode pluriel et en format variable, comme il l'avait fait dans son projet inédit pour Nuit Blanche 2013 au CCS. Marc Bauer a expérimenté l'animation avec bonheur en réalisant en 2012 *The Architect* (26'), un premier film ambitieux, que nous avons présenté au début 2013 en parallèle à son exposition. Il poursuit l'aventure avec d'autres projets plus courts, dont *The Astronaut* (40', 2013). Quant à Denis Savary, il a conçu entre 2004 et 2007 un corpus de courts dessins animés intitulé *Le Bourdon* (15'30"). Il s'attaque aujourd'hui à une nouvelle série qui sera dévoilée lors de la soirée. Et nous profitons de ce projet pour présenter une petite perle de Markus Raetz, grand dessinateur qui n'a réalisé qu'une seule animation en 1971, *Eben* (2'24").

À ces films d'artistes suisses, nous ajoutons des œuvres d'artistes d'autres horizons, dont la liste est en cours d'élaboration. Nous allons certainement faire encore d'autres découvertes que nous nous réjouiront de partager. Bienvenue dans des mondes en mutation.

Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

• ÉVÉNEMENT

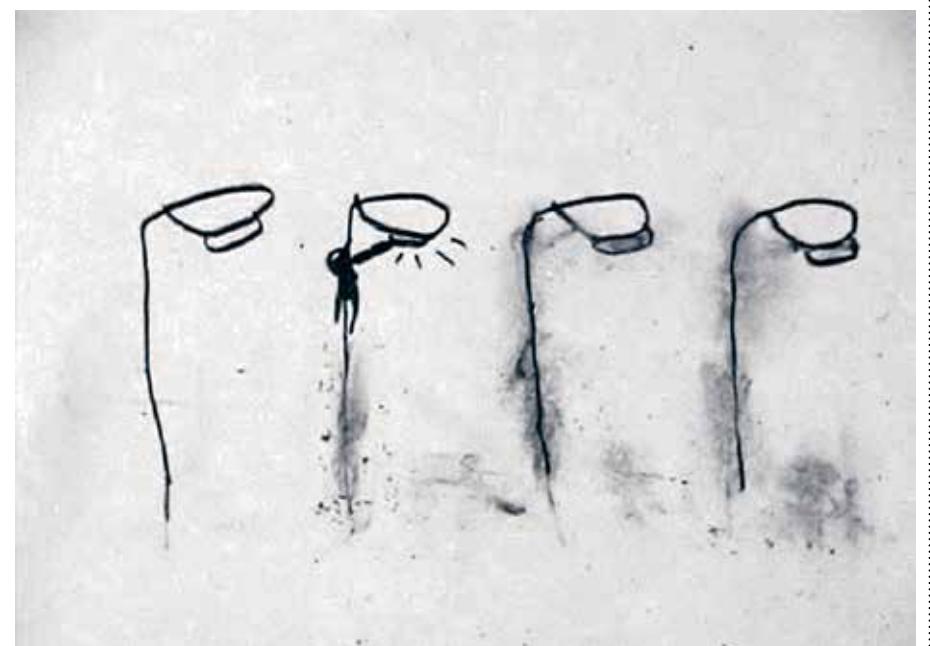
VENDREDI 28.03.14 / 20 H

Drawing Night

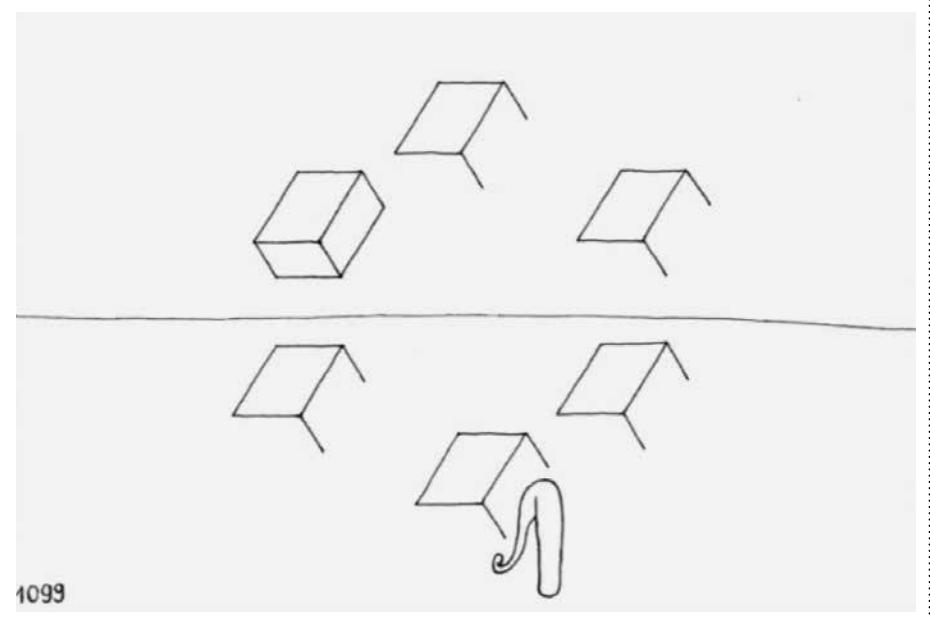
avec, entre autres, des films de Marc Bauer, Markus Raetz, Ingo Giezendanner, Augustin Rebetez, Denis Savary.



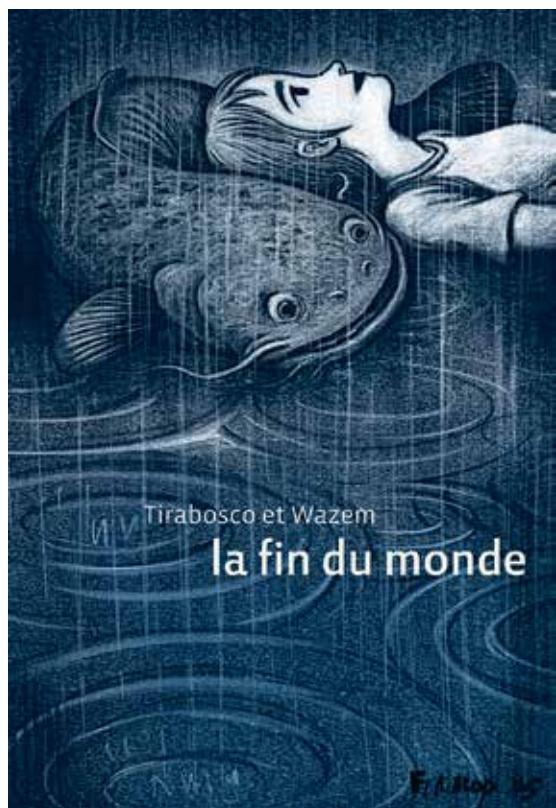
The Astronaut, 2013 (fragment). © Marc Bauer



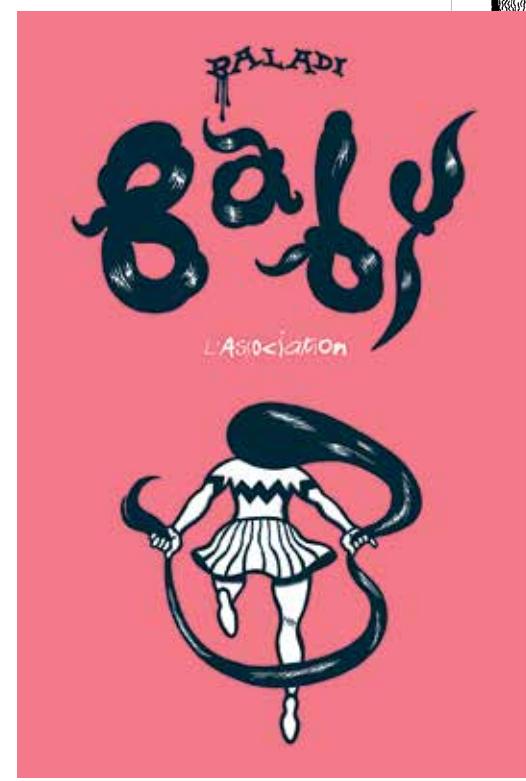
Le Bourdon, 2004-2007 (fragment). © Denis Savary



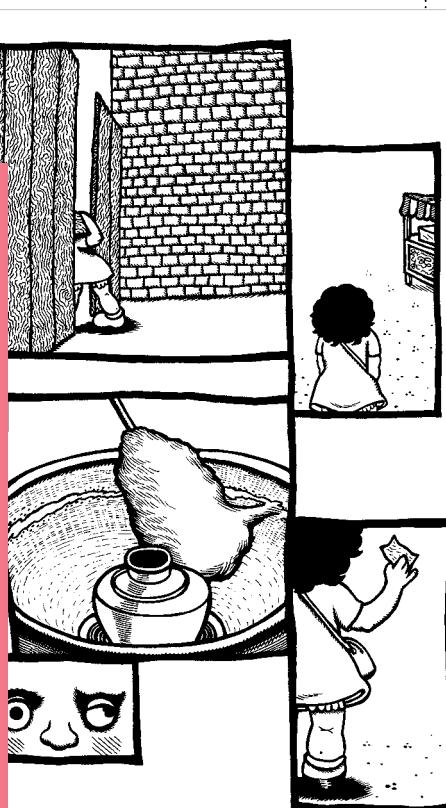
Eben, 1971 (fragment). © Markus Raetz



La fin du monde.
© Tirabosco et Wazem, édition L'Association



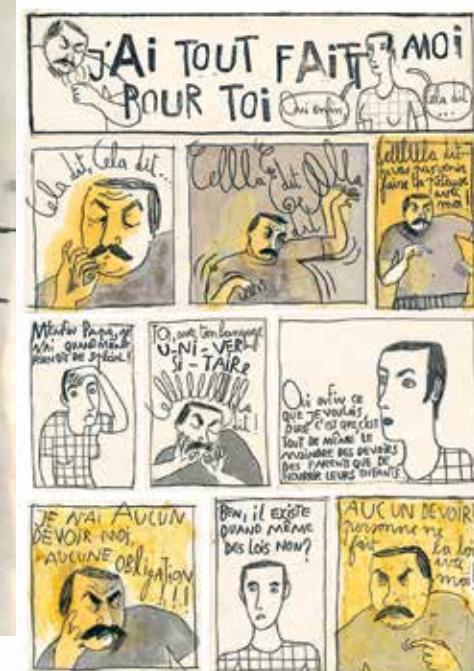
Baby. © Baladi, édition L'Association



Baby. © Baladi, édition L'Association



Faire semblant c'est mentir.
© Dominique Goblet, édition L'Association



Faire semblant c'est mentir.
© Dominique Goblet, édition L'Association



Crocos. © Nicolas Robel,
éditions l'œuvre suisse des lectures pour la jeunesse

La ville de Calvin est aussi celle de Töpffer

Genève est un pôle d'excellence en matière de bande dessinée. Plusieurs générations d'auteurs y tiennent le haut du pavé. Et les autorités de la ville et du canton encouragent leur créativité par des prix.

Par Michel Rime

• BANDE DESSINÉE

MERCREDI 22.01.14 / 20 H
Les Prix Rodolphe Töpffer
de la Ville de Genève

Table ronde avec les auteurs Dominique Goblet, Joann Sfar, Pierre Wazem, l'écrivain, scénariste, éditeur et critique Benoît Peeters, modérée par Roland Margueron, directeur de la librairie-galerie Papiers Gras à Genève et coordinateur des prix.

Bien avant qu'Enki Bilal n'expose au Louvre, Genève ouvrirait un de ses grands musées à la bande dessinée. En 1984, le Rath accueille Ab'Aigre, Aloys, Daniel Ceppi et Poussin. La ville de Calvin est aussi celle de Töpffer. Dans cette capitale de la bise bat un des deux coeurs nationaux du 9^e art. L'autre, alémanique, pulse à Zurich. Comme en Suisse les choses marchent lentement, à cause des déclivités géographiques et en raison d'un esprit de clocher pour ainsi dire médiéval, *Comix*, la première exposition suisse de BD, s'ouvre à Genève, douze ans plus tard. L'Office fédéral de la culture a retenu huit noms : deux francophones, cinq Alémaniques et un Biannois. Cette répartition toute confédérale surprend au bout du Léman, où l'on célèbre les 150 ans de la mort de Rodolphe Töpffer, l'inventeur de la bande dessinée.

Ses neveux et nièces ont cependant encore des flèches dans leur carquois. Et la cité, en 1997, leur offre un écrin : le premier prix de la Ville de Genève pour la bande dessinée. Ce soutien à la création des cases et des bulles est à deux fins, comme autrefois les vaches que l'on élevait pour le lait et la viande. Le prix international récompense le meilleur album paru en français durant le deuxième semestre de l'année et le prix Rodolphe Töpffer

choisit la meilleure jeune poussée de la scène locale. Au premier de donner au second un écho se jouant des frontières. Loustal, avec *Kid Daniel Congo* (Casterman), l'emporte sur Tardi et Vicomte. Tom Tirabosco coiffe Wazem et Baladi, qui se rattraperont les années suivantes. Roland Margueron de la librairie-galerie Papiers Gras devient la cheville ouvrière de cette aventure au partenariat public-privé.

Enki Bilal, Pascal Rabaté, Christophe Blain, David B., Blutch, Jean-Claude Götting, Manu Larcenet et Joann Sfar inscrivent leur nom sur les tables. Puis vient la première femme, Dominique Goblet. Du côté des jeunes Genevois, Nadia Raviscioni avait prouvé, dès la troisième édition, que cet art n'est pas qu'un bastion masculin. Et les années passent. Wazem, qui a bien grandi, décroche le pompon international avec ses *Scorpions du désert*.

La BD genevoise se porte comme un charme. La tradition des affiches dessinées, dont s'enorgueillissent les rues de la ville, ne faiblit pas. Zep propulse son Titouf à des hauteurs jamais atteintes par les sommets alpins. Les auteurs suisses ont les honneurs du festival d'Angoulême. Frederik Peeters y devient culte. Plus localement, la bibliothèque de la Cité ouvre ses cimaises aux mondes d'Albertine, d'Isabelle Pralong ou de Nicolas Robel vus par des étudiants en communication visuelle. Atrabile, B.U.L.b. Comix et Drozophile poursuivent leurs destins éditoriaux.

Plus que jamais, la ville de Calvin se perçoit comme un pôle du 9^e art. Petit couac en 2006 : le prix Rodolphe

Töpffer n'est pas attribué. La relève ne serait-elle plus à la hauteur ? Le jury se fend d'un texte dans lequel il épingle le dilettantisme qui caractérise la quinzaine de travaux reçus. Chez les auteurs confirmés, Manu Larcenet devance Baru et André Juillard. Les dix ans du prix de la Ville de Genève pour la bande dessinée se célèbrent en fanfare. Dans une publication spéciale, le journaliste belge spécialisé Thierry Bellefroid note : « Ce qui caractérise la scène genevoise d'aujourd'hui, c'est sa sincérité. Son envie de dire avant de raconter. Son envie de dessiner avant d'exister. Loin de Paris et d'une génération montante aussi branchée que nombriliste, ce groupe exceptionnel d'auteurs aura su à la fois tâter de l'autobiographie et de la poésie, de l'aventure et de la démesure, sans jamais se prendre au sérieux. La raison en est simple. L'élosion de cette scène a d'abord été collective. »

Le Landerneau en est tout retourné. Nicolas Robel, Ibn Al Rabin, Helge Reumann, Guillaume Long, Kalonji, Ben, Macchia, Mallet et Valp se pourlèchent les babines. Töpffer est fier de ses neveux. En 2010, le canton de Genève s'associe à la Ville pour encourager l'émergence de talents en devenir. Voici le nouveau prix pour la jeune bande dessinée. Le Töpffer récompense désormais le meilleur album d'une ou d'un auteur genevois publié dans l'année. La scène a mûri. Ceux qui l'ont reçu autrefois édient des livres chez les éditeurs reconnus de la galaxie franco-belge. Du côté international, après des signatures incontournables, place à des auteurs plus pointus, comme Manuele Fior ou Gabrielle Piquet.

Cette année, nouveau coup de sac, comme on dit dans les lotos ! Les prix sont renommés : « À ma gauche, clame le speaker, les prix Rodolphe Töpffer de la Ville de Genève, dotés chacun de 8 200 €. À ma droite, le Prix de la jeune bande dessinée du canton de Genève, d'un montant de 4 000 € ». Le premier est aujourd'hui bicéphale : une tête locale, une internationale.

Concurrent en 2013 pour le Töpffer genevois : *Kongo. Le ténébreux voyage de Józef Teodor Konrad Korzeniowski* (Futuropolis) de Tom Tirabosco et Christian Perrissin, *Hoodoo darlin'* (KSTR) de Léonie Bischoff, et *978 (La Cinquième Couche)* de Pascal Matthey. L'international aligne le tandem loufoque composé de Thomas Gosselin et François Henninger, Marc-Antoine Mathieu et Baru.

Le 22 janvier prochain, le Centre culturel suisse de Paris offre une fleur, sous forme de table ronde, aux démarches genevoises en faveur de la bande dessinée. Seront réunis la Belge Dominique Goblet, le Français Joann Sfar, le Suisse Pierre Wazem et le très international Benoît Peeters.

La première, auteure et plasticienne proche du collectif Frémok, a été couronnée à Genève en 2007, pour son très émouvant *Faire semblant c'est mentir* (L'Association). Ses techniques mixtes, ses influences multiples,

Les lauréats 2013

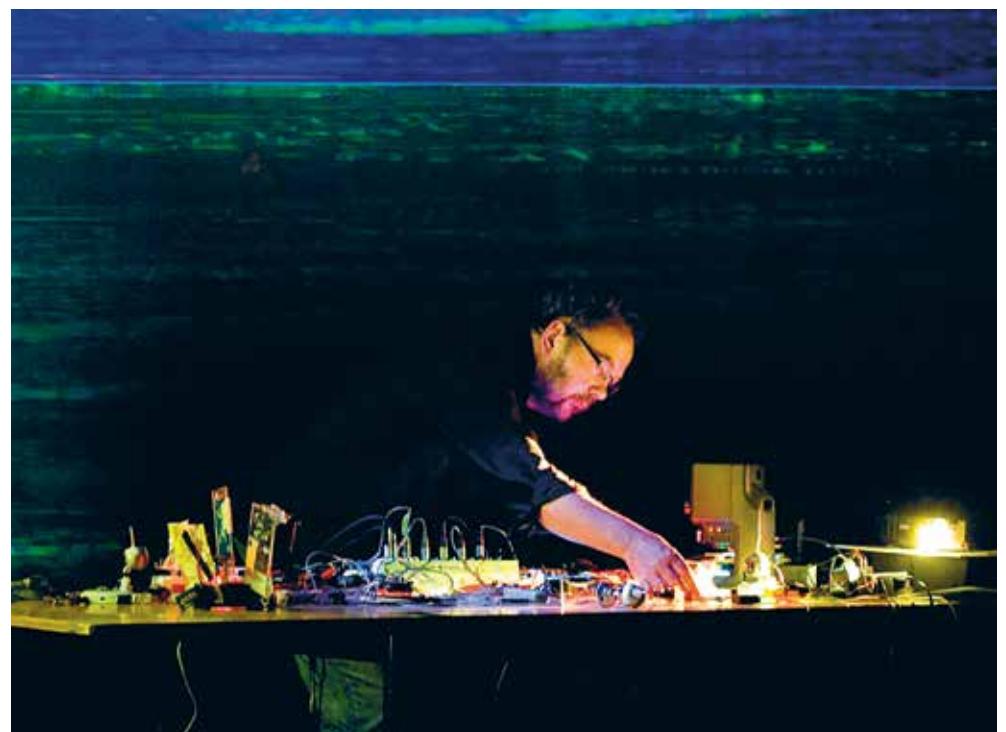
Le Prix Töpffer Genève a été décerné à Tom Tirabosco et Christian Perrissin pour *Kongo. Le ténébreux voyage de Józef Teodor Konrad Korzeniowski*, aux Éditions Futuropolis, 2013.

Le Prix Töpffer international a été remis à Marc-Antoine Mathieu pour *Le Décalage* aux Éditions Delcourt, 2013.

Le Prix de la jeune bande dessinée de la République et canton de Genève a été attribué à Andrea Bonnet pour *Marcovaldo*

On ne présente plus Benoît Peeters, critique, écrivain, théoricien, scénariste et éditeur. Ses collaborations avec Schuiten l'ont depuis longtemps placé sous le feu des médias. Roland Margueron, en spécialiste éclairé, modérera cette table de haut vol. ■

Michel Rime est journaliste au quotidien lausannois 24 heures. Il chronique la bande dessinée depuis le milieu des années 1980.



Performance d'Andy Guhl au Störung Festival 6, Barcelone, 2011. © Miguel Angel Ruiz

Vision sonore

C'est en démontant une radio cassée qu'a commencé, pour Andy Guhl, une recherche qu'il poursuivra tout au long de sa vie. L'artiste crée des hybrides de son électronique et de lumière, formant au cours des décennies un ensemble d'œuvres basées sur la réutilisation d'appareils électroniques démontés.

— Par Mike Bullock. Traduction Daniela Almansi

• PERFORMANCE AUDIOVISUELLE

MERCREDI 26.03.14 / 20 H
Andy Guhl

La performance audiovisuelle au CCS coïncide avec la parution du livre d'Andy Guhl, *Ear Lights, Eye Sounds* aux éditions Periferia.



Quand, en 1967, l'artiste saint-gallois Andy Guhl a tenté de réparer le transistor que sa mère avait laissé tomber par mégarde, cet épisode a de fait transformé sa vie : il a découvert que la radio pouvait être modifiée et fonctionner comme amplificateur pour son tourne-disque et qu'il pouvait également mixer plusieurs fréquences radio. Plus qu'une radio réparée, le résultat était une chimère électronique, la première étape de ce qui était destiné à devenir l'effort de toute une vie à créer des hybrides entre signaux électroniques auditifs et (télé) visuels, donnant forme à des réseaux d'interférences, transductions et environnements d'augmentation sensorielle.

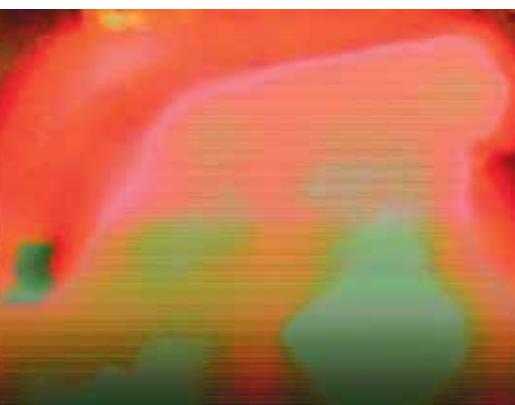
La transduction est le processus par lequel un certain type de signal, onde sonore ou impulsion électrique, est transformé en un signal différent. Le travail d'Andy Guhl reconnaît que les différentes sortes d'ondes peuvent interagir de façon constructive, indépendamment de leur fonction d'origine.

En surface, les appareils électroniques d'Andy Guhl – récupérés, démontés et intentionnellement détraqués – semblent avoir bien peu d'affinités avec l'idéal populaire de l'artisanat suisse et ses mécanismes parfaits, propres et contenus. Et pourtant, sous la surface, l'affinité est bien là, dans la passion pour l'exploration patiente et minutieuse des mécanismes internes. Andy Guhl se fie à ses propres perceptions pour démonter et développer les appareils électroniques : plus que scientifique, le processus est proche de celui d'un détective, suivant les indices et faisant des écarts de logique qui finissent par aboutir. Andy Guhl se considère comme un collectionneur d'erreurs ; quand des objets apparem-

ment incompatibles sont forcés à la compatibilité, les erreurs s'amplifient réciproquement et se transforment en de nouvelles vérités.

Si ses collections d'appareils électroniques quotidiens détraqués peuvent être considérées comme un système nerveux mis à nu – des organes sans corps –, les résultats, qu'il s'agisse de performances, sculptures dynamiques, installations, ou impressions d'arrêts sur image, sont une forme de synesthésie. Ou peut-être faudrait-il les appeler par leur nom : des interférences de signaux, mais dont le but est de sensibiliser le système et le spectateur. Andy Guhl crée des irritations et des frictions intentionnelles, non pas pour faire mal mais pour éveiller l'attention du destinataire. Les œuvres qui en résultent sont généreuses, partageant leurs découvertes de façon libre et ludique. Même ses surprenantes colonnes vidéo totémiques ont quelque chose de généreux et de ludique dans leur façon d'exposer leurs propres processus et de s'en réjouir, contrairement à la transcendance des sculptures TV de l'artiste sud-coréen Nam June Paik.

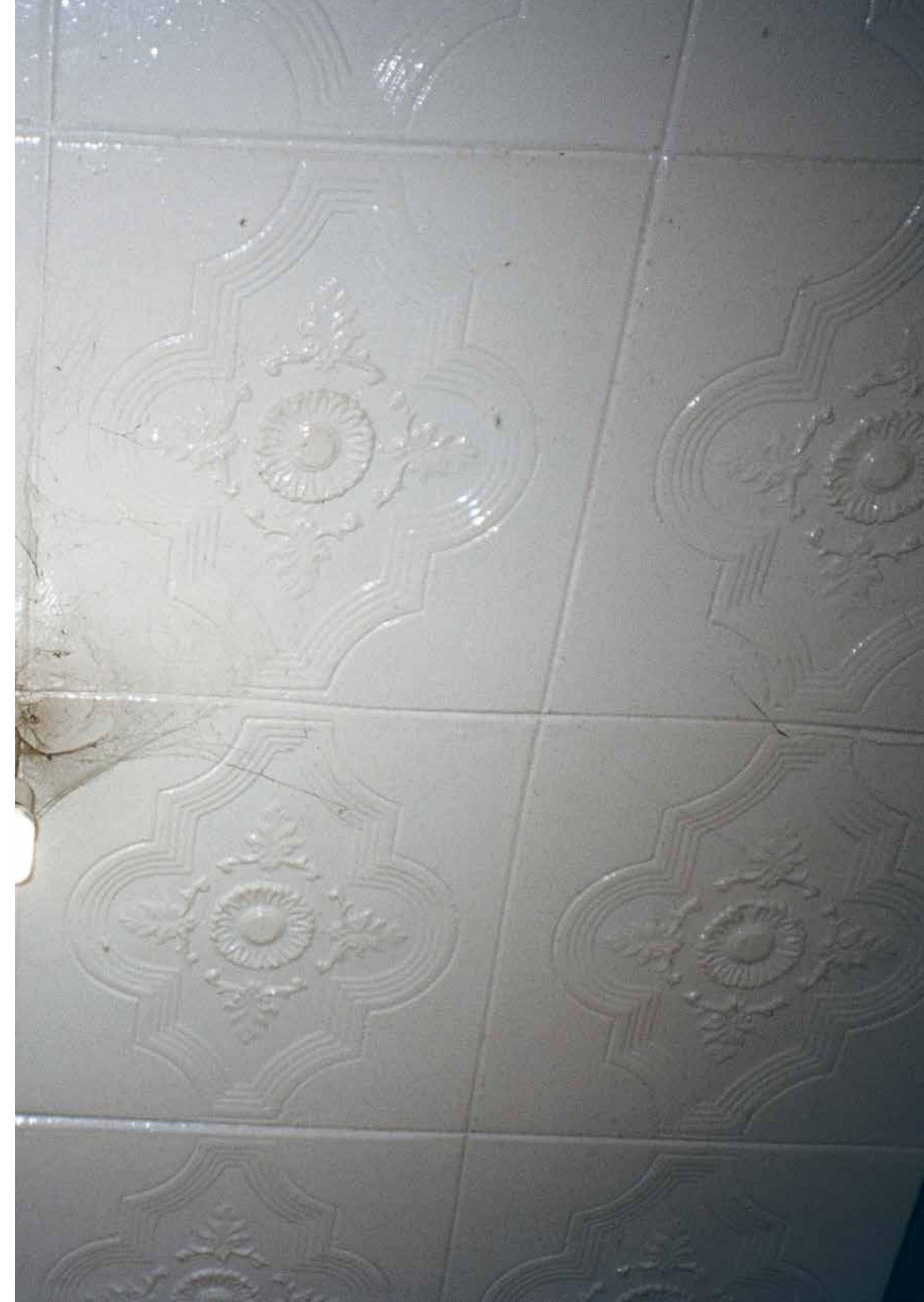
Dans les œuvres vidéo d'Andy Guhl, le son devient un facteur d'irritation au sein d'un système de vidéo électronique stable. Il ne s'agit pas d'une visualisation de données transformant un signal audio en signal vidéo, de telle sorte que l'attention revienne immédiatement sur le son. Au contraire, dans l'œuvre d'Andy Guhl, les yeux, les oreilles et la voix du système nerveux sont directement connectés l'un à l'autre et, par conséquent, la transduction et l'interférence ont entièrement lieu au niveau des ondes électroniques analogiques. Une petite caméra vidéo vous montrera une chambre sur un petit écran de télévision ; mais un signal audio viendra interférer avec cette activité, la forçant à réagir et donnant lieu à une perturba-

Andy Guhl, *Colliding Sediments* (fragment), 2008. © Andy Guhl

tion. Cette interférence traduit l'effet de l'onde dans un médium en un autre médium, de façon simultanée et réversible. Le spectateur assiste ainsi à quelque chose de plus qu'une simple visualisation sonore. Il s'agit de l'hybridation et de la transmigration d'un signal visuel en un autre : le signal synesthésique.

Ses sculptures TV, installations et impressions d'arrêts sur image sont autant d'éléments de sa carrière de performeur. Mais elles vibrent également de la vie du signal synesthésique, traduit et interféré. Ce sont des organes sensoriels et expressifs câblés sur un système nerveux électronique analogique qui s'étend aussi bien géographiquement que temporellement jusqu'à la radio originelle, démontée et transformée. ■

Mike Bullock est un artiste et musicien électronique vivant à Medford, MA, États-Unis. Il enseigne le Digital Media Art à la University of Massachusetts, à Boston.







Insert de Marianne Müller

UNTITLED (*The White Ceiling II, Tanger*), 2013. Archive Nr. 2346_30double page centrale : UNTITLED (*The White Ceiling III, Pioppo*), 2013. Archive Nr. 2401_23

Julian Sartorius. © Simon Letellier

Le virtuose et chercheur du son

Pour Julian Sartorius, originaire de Berne, jouer de la batterie est un concept pris au pied de la lettre : toute son œuvre consiste en un jeu excitant et renversant, créé à partir de sets de batterie et d'objets divers, de beaucoup d'idées, de limites toujours repoussées et d'infinies possibilités. — Par Esther Banz. Traduction Sarah Cohen

● MUSIQUE

MARDI 04.03.14 / 20 H
Julian Sartorius
avec Benoît Delbecq
et Shahzad Ismaily

Le jeu de batterie ne dure pas longtemps. Il ne faut pas plus d'une minute passée à écouter et à regarder Julian Sartorius pour comprendre que ce qu'il fait va bien au-delà du simple jeu : une virtuosité sensible mais aussi intense et haute en couleur, qui nous amène à nous demander pourquoi les percussions se ressemblent-elles pratiquement toujours ? Qu'en est-il des autres matériaux et objets qui peuvent également être utilisés pour faire des percussions, tels que les casseroles, les surfaces, les ustensiles de cuisine, les outils, les jouets, etc.? Quelle sonorité ont-ils?

Julian Sartorius, âgé de 32 ans et originaire de Thoune, dans le canton de Berne, est sans cesse poursuivi par ces questions. L'exploration des sonorités est un travail avec lequel il n'en aura jamais terminé. C'est en 2011 qu'il a donné pour la première fois du contenu et une structure à son travail : il a enregistré un beat pour chacun des 365 jours de l'année, et ce, même lorsqu'il se trouvait dans l'avion. L'œuvre complète, intitulée *Beat Diary* et accompagnée de 365 photos réalisées par ses soins,

est sortie en 2012 sous la forme d'un coffret de vinyles. Du crissement au toussotement en passant par le tapotement, toutes sortes de bruits y figurent avec tant de diversité et de beauté, que le spectateur «voit» le monde autrement grâce à ses oreilles.

En 2013, l'idée de produire chaque jour quelque chose de nouveau a conduit Julian Sartorius à *Morph* : jour après jour, il change au moins un élément des loops de 8 secondes et il en va de même pour les photos correspondantes. Il est possible d'écouter (et de regarder) en ligne tous les collages. «J'ai encore beaucoup d'idées, beaucoup trop», soupire le musicien, avec un sourire aux lèvres, empreint de gêne (et de malice).

Dans son studio du Dampfzentrale, le centre culturel contemporain de danse et de musique de Berne, on retrouve un simple set de batterie ainsi que toutes sortes d'ustensiles et d'instruments exotiques disposés sur les étagères. C'est ici que joue et expérimente le batteur, à chaque fois que ses nombreux concerts le lui permettent. Il est sollicité aussi bien par des jazzmen que par des groupes ambitieux de pop et de rock. Julian Sartorius a joué plus de 200 concerts aux côtés de Sophie Hunger. À ce moment-là, il élaborait également *Beat Diary*. Sa dernière composition est un remake du tube *No Compass Will Find Home* du musicien et chanteur britannique Merz. Elle est sortie entre autres sous le label de Matthew Herbert, qui est tout autant fasciné par l'engouement sérieux de Julian Sartorius que le pianiste suisse Hans-Peter Pfammatter, qui collabore depuis longtemps déjà avec le batteur dans le cadre de différents contextes et formations. «Julian est un chercheur qui ne s'arrête jamais et qui le fait de toute son âme. Il peut éprouver une infinie joie pour les petites choses. De plus, son jeu de batterie est aérien et léger. Il inspire et influence d'ores et déjà les plus jeunes batteurs», affirme Hans-Peter Pfammatter.

Julian Sartorius a lui-même fortement influencé la musique électronique. D'autant plus que cela l'a poussé, à un moment donné, à produire de manière acoustique ces sonorités, qui dans la musique électronique proviennent en général de l'ordinateur. L'artiste l'affirme lui-même : « J'aime les limites imposées par le corps, surtout en live, et j'aime les dépasser. » Il a toujours voulu se sentir aussi libre que possible à la batterie. Lorsque la technique est un obstacle, il s'entraîne jusqu'à trouver la solution. Son savoir-faire technique constitue la base solide à partir de laquelle il mène ses recherches avec enthousiasme. Il a toujours autant aimé la musique libre abstraite que la musique pop expérimentale. Certains lui ont conseillé de se limiter à l'une ou l'autre. « Je tenais néanmoins à faire les deux, et soudain j'ai pu les associer : lors d'improvisations, la clarté de la pop musique m'a permis d'y voir plus clair et j'ai pu y insérer les sonorités », ajoute-t-il. Aujourd'hui, cette association est un trait caractéristique de l'artiste qui peint et dessine également. Il n'a aucun souvenir de sa vie sans une batterie : à l'âge de 3 ans, il jouait déjà du tambourin. À 5 ans, il suivait des cours de batterie. Âgé de 9 ans, il faisait partie d'un groupe de musique et, sept ans plus tard, il faisait des improvisations en solo.

Balz Bachmann, le compositeur suisse de musique de film, parle de son collègue et ami : « Je ne connais aucune machine aussi libre, aucun homme aussi précis et capable de jouer comme Julian. Il a aussi le don pour immédiatement déceler l'âme de genres de musique très différents, pour ensuite les travailler ou les développer avec sa créativité jaillissante. J'imagine très bien qu'il nous éblouisse à l'avenir avec de nouveaux outils et de nouvelles visions. » ■

Esther Banz est journaliste indépendante à Zurich.



Hôtel Furkablick avec les volets de Daniel Buren. © Jürgen Grath, 2009. DB - ADAGP, Paris 2013

Furkart : un espace artistique expérimental dans les Alpes

Malgré des débuts qui remontent à trente ans déjà, l'histoire aventureuse de ce « laboratoire culturel » situé à 2 431 mètres au-dessus du niveau de la mer n'a pratiquement jamais été élaborée et n'est que depuis peu l'objet d'étude scientifique.¹ Bien des éléments restent encore dans le domaine nébuleux mais d'autant plus intense du souvenir, et surtout aussi dans un vaste champ de récits et de spéculations. Et c'est peut-être mieux ainsi, car le projet a aussi été conçu tel un champ vivant d'expérimentation.

Par Max Wechsler. Traduction Claude Almansi

EXPOSITION

19.02 - 10.03.14

L'expérience Furkart

Avec, entre autres, des œuvres de Joseph Beuys, Stanley Brouwn, James Lee Byars, Mario Garcia Torres, Jenny Holzer, Kim Jones, Richard Long, Steven Parrino, Stefan Sulzer, Lawrence Weiner, Rémy Zaugg, ainsi que des documents

Projet invité par le Nouveau festival du Centre Pompidou

Au commencement, il y a la performance *A Drop of Black Perfume*, célébrée le 24 juin 1983 par James Lee Byars au col de la Furka. En souliers vernis et costume doré, un haut-de-forme sur la tête et le visage couvert d'un foulard de soie noire, l'artiste avait versé sur un rocher cette goutte de « parfum noir » que le vent tempétueux avait immédiatement emportée, ainsi que sa fragrance. Acte poétique entre l'intime et le grandiose, le geste pathétiquement chargé de Byars avait charmé tout le monde et avait poussé Marc Hostettler, galeriste et éditeur de Neuchâtel où James Lee Byars exposait alors et *spiritus rector* du projet, à créer un « laboratoire culturel » unique à la Furka : un lieu de travail et d'exposition permettant la création d'œuvres denses, sortant de l'activité artistique habituelle.

À cette époque, le col de la Furka n'était pas seulement une région rude, exposée aux intempéries, mais un lieu à l'abandon. Le col avait perdu depuis longtemps son importance pour le trafic, l'hôtel Furkablick

(1893), autrefois mondain, et sa dépendance tombaient en ruine. Et si quelqu'un perdait quelque chose, c'était un alpiniste, un touriste motorisé, un cycliste acharné ou bien un citoyen faisant son service militaire. Cela renforçait encore la force archaïque du spectacle de la nature : le *genius loci* des Alpes comme lieu du sublime qui éveille en l'homme un sentiment euphorique entre l'émerveillement vénérant et l'arrogance capricieuse. En bref : les Alpes comme lieu de perception intensifiée. C'est ainsi que le 24 juin 1984, l'expérience Furkart a commencé par l'*Introduction of the Sages to the Alps*, une performance mystérieuse de James Lee Byars et Joseph Beuys. À l'occasion d'une célébration symbolique du Blauberg, un nouveau mythe est né dans les Alpes, berceau déjà de nombreuses légendes : la figure du « sage », le mythe de l'artiste en quête éternelle de sens et de perfection. Et c'est ainsi que deux « sages » à peine reconnaissables – l'un revêtu de tissu doré et l'autre de fourrures – ont marché dans la neige, disparaissant peu à peu de la vue du public resté au niveau du col.

Évidemment, le projet Furkart n'était pas entièrement sous le signe de la solennité. Certes, l'entreprise était marquée par un esprit fondamental existential mais au fil des ans, plus de soixante artistes ont exprimé des formes, concepts et jeux de l'art très divers, qui avaient presque toujours un rapport avec le lieu, mais ne concernaient pas forcément toujours les Alpes. Ainsi Panamarenko s'est créé un atelier dans le vieux garage de la dépendance et a travaillé tout un été à la construction d'un « sac à dos volant » qui met l'idée du vol au

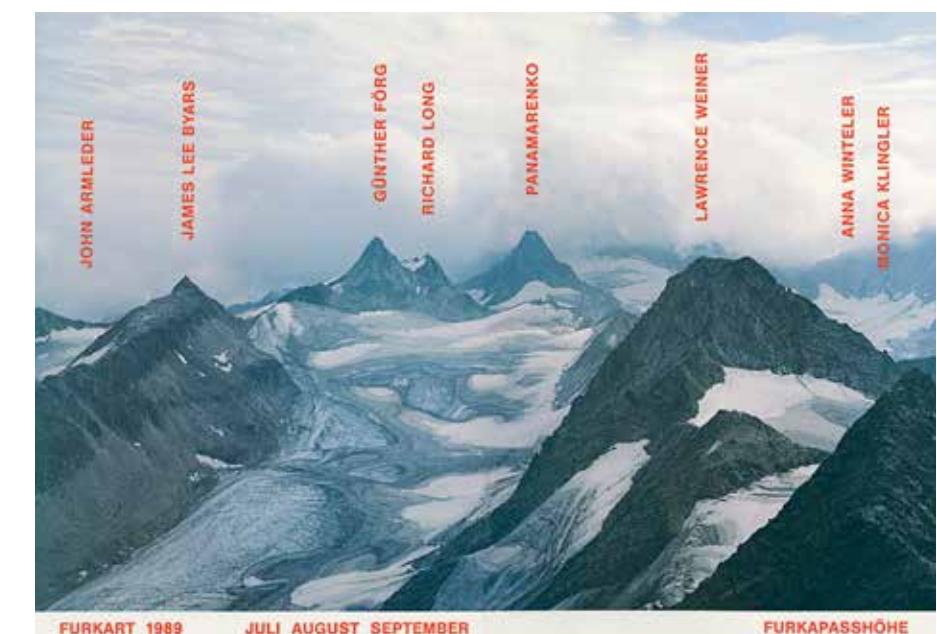
coeur du problème, parce que l'appareil sans ailes visait à dépasser la gravité depuis le point d'envol.

Panamarenko a tellement aimé la Furka qu'il a utilisé son atelier pendant plusieurs années pour travailler à d'autres projets, ce qui ne l'a pas empêché d'aider des motocyclistes lors de petites réparations.

Par Kirkeby, Royden Rabinowitch, Max Bill ou Mario Merz ont réalisé des projets *in situ*. Des artistes conceptuels classiques comme Lawrence Weiner ou Daniel Buren ont créé des œuvres qui se référaient spécifiquement au lieu et Jenny Holzer a fait sculpter deux *Truisms* dans la roche, tandis que Stanley Brouwn se rapprochait du col par des pas quotidiens qu'il documentait. Avec une motivation voisine, Richard Long et Hamish Fulton ont offert leur contribution particulière au Furkart. Reiner Ruthenbeck a transformé la salle à manger en une mer faite de milliers de papiers artistiquement froissés. Et Ian Hamilton Finlay, dans son *Proposal for the Furka Pass*, a fait sculpter la signature de Ferdinand Hodler sur un rocher, un hommage nostalgique au grand peintre et qui n'était pas seulement une réflexion sur le rapport entre nature et art, mais aussi sur la nature de l'art.

Naturellement, des peintres ont aussi apporté leur contribution. Jean Le Gac, par exemple, a exposé dans la salle à manger une installation de peintures où il a projeté des films qui le présentaient comme « peintre alpestre » grotesque. John Nixon a peint des tableaux pour l'intérieur et l'extérieur, et Niele Toroni a aussi montré, entre autres, ses *Empreintes de pinceau n° 50* sur la façade de la dépendance. Olivier Mosset a installé un atelier dans la dépendance et y a travaillé à ses toiles de grand format. Rémy Zaugg, par contre, a exploité les conditions expérimentales de Furkart pour exécuter une action picturale particulière. Pendant huit heures – de 10 heures à 18 heures –, il est resté tel un peintre en plein air avec chevalet et toile devant le motif alpin. Peint en blanc sur blanc, le tableau reflétait la perception du monde visuel et le doute profond de l'artiste envers la reproduction. Il réalise également le pendant de cette toile, selon le même principe, mais d'après un autre point de vue. Le résultat est dans ce cas une peinture en gris foncé.

Mais pour conclure, on peut encore retenir deux événements-actions. Une fois, Terry Fox a emporté un magnifique spécimen de pageot commun surgelé dans une longue balade sur la langue du glacier le plus proche, pour finalement enterrer le poisson dans la glace, dans une fraîcheur éternelle – il allait de toute façon aboutir dans la mer. Il a intitulé *Locus harmonium* cette procession accompagnée par un cortège de pèlerins de l'art, interrompu par des pauses de concerts où il tirait de ses boules musicales des sons magiquement sphériques. Puis, le 22 septembre 1984, dans le cadre de leur série de



Affiche Furkart 1989. © Hamish Fulton



Rémy Zaugg devant la dépendance de l'hôtel, 1988. © Audi Aufdermauer

Roman Signer, *Tisch mit Raketen*, 1999 (fragment). © Stefan Rohner

performances *Nightsea Crossing*, Marina Abramović et Ulay ont passé le 78^e jour assis face à face dans la salle à manger de l'hôtel Furkablick, chauffée par le minimum nécessaire. Sept heures à rester assis en silence, tandis que la surface de la table qui les séparait reflétait la situation de l'autre côté de la pièce, au-delà des fenêtres. Les reflets lumineux laissaient présager un brusque changement de temps. Mais les deux sont restés dans leur lieu choisi jusqu'à ce que leur présence se transconde, que leur perception corporelle se dissolve, que le temps devienne atemporel, tandis que dehors, la nature mettait en scène une tempête de neige spectaculaire dont le hurlement réduisait tout au silence et faisait fuir les moutons et leurs bergers en toute hâte vers la vallée.

Dans ce contexte, il n'est pas possible de rendre un hommage satisfaisant à l'ensemble du projet Furkart. Toutefois, cette énumération ponctuelle montre clairement combien l'arc était tendu et combien le travail, ici, a été intensif. En outre, Furkart a aussi été un lieu d'échange, où non seulement les artistes dialoguaient entre eux, mais où le public recevait quelque chose de l'impulsion artistique.

1. Voir la première thèse en histoire de l'art de Jürgen Grath, *Furkart - Spuren des Ephemeren*, Herbert Utz Verlag, Munich 2012.

Max Wechsler est un critique d'art basé à Lucerne.

**Table ronde le 22 février à 18h
au Centre Pompidou**
sur l'expérience Furkart avec,
notamment, l'artiste
Daniel Buren, le critique d'art
Max Wechsler, les codirecteurs
du CCS Jean-Paul Felley
et Olivier Kaeber.

Festival Extra Ball

Extra Ball est le festival du Centre culturel suisse dédié aux spectacles vivants, en particulier à des formes hybrides, transdisciplinaires, et de formats divers.

— Par CCS

● FESTIVAL EXTRA BALL 2014

09 - 12.04.13

Avec 2b company, Karim Bel Kacem, Mathieu Bertholet, Les fondateurs, Marthe Krummenacher & Julian Sartorius, Perrine Valli, Cindy Van Acker



© 2b company

2b company

Conférence de choses (2013, 30')

Conception: François Gremaud / jeu: Pierre Mifsud / production: 2b company, qui bénéficie du contrat de confiance 2011-2014 de la Ville de Lausanne

En 2011 déjà, la 2b company avait conquis le public d'Extra Ball avec *Récital*. Puis elle avait récidivé en 2013 avec *La Chorale* et son quatuor délirant qui surprenait les spectateurs avec des chants d'onomatopées aussi courts que saugrenus. Avec *Conférence de choses*, le metteur en scène François Gremaud propose au comédien Pierre Mifsud de camper ce qui semble être un maître de conférences peu ordinaire. Le comédien s'embarque dans une déambula-



DR

Karim Bel Kacem

You will never walk alone (2013, 50')

Conception: Karim Bel Kacem / performeur: Thibaut Evrard / collaboration: Maud Blandel / régie vidéo: Adrien Kuenzy

Mathieu Bertholet

Berthollet (2013, 50')

Auteur et metteur en scène: Mathieu Bertholet / assistante à la mise en scène: Agathe Hazard-Raboud / comédiens: Léonard Bertholet, Simon Jouannet, Hervé Lassince, Louka Petit-Taborelli, Baptiste Morisod, Julien Jacquiero

Berthollet est un court texte écrit par Charles-Ferdinand Ramuz en 1910. Le metteur en scène valaisan Mathieu Bertholet, homonyme du personnage de Ramuz, met en scène l'histoire de ce boucher, perçu comme un fort de son village. Cependant, suite au décès de sa femme, ne supportant plus de vivre seul, Berthollet tente de suicider. Ce spectacle met en avant la recherche d'une physicalité identique, d'une chorégraphie commune qui traverse des corps masculins d'une manière propre à chacun des acteurs. *Berthollet* s'entend comme un monologue, mais est joué par un ou plusieurs comédiens, selon les représentations, afin de mettre en perspective la parole portée et cette présence physique qui questionne tant l'identité masculine que la manière d'être, le suicide, la disparition de Dieu. Cette pièce envoutante est aussi un hommage à la littérature romande, au parler local, à une approche microscopique du particulier, de l'individuel, du Valaisan dans ce qu'il a de plus typique, pour, au travers du régionalisme, atteindre à l'Universel.

Ce projet s'inscrit dans le cadre d'une résidence sur trois ans de la compagnie de Mathieu Bertholet, MuFuThe (MultiFunktionsTheater), au théâtre du Crochetan de Monthey, jalonnés par trois créations à partir de textes de l'écrivain et poète suisse. Après son étonnant *L'avenir, seulement*, présenté au Théâtre de Gennévilliers en 2011, le public parisien est invité à découvrir une autre facette du travail de Mathieu Bertholet, metteur en scène qui s'est déjà fait remarquer au Festival d'Avignon en juillet 2010. ■



© Margaux Kolly

Les fondateurs

L'invasion des fondateurs (création 2014 pour Extra Ball)

Conception: Zoé Cadotsch et Julien Basler / scénographie: Zoé Cadotsch / jeu: Julien Basler, François Herpeux, Aurélie Pitrat, Pauline Wassermann / interventions musicales: Laurent Nicolas



© Dorothee Thébert

Les fondateurs sont nés il y a cinq ans au Théâtre de l'Usine à Genève, de la collaboration entre Zoé Cadotsch, diplômée de l'École supérieure d'Arts Appliqués de Genève, et Julien Basler, diplômé du Conservatoire d'art dramatique de Lausanne, deux univers différents qui constituent la base d'une troupe à configurations multiples et hors normes. Leur recherche consiste à créer des spectacles dont la structure dramaturgique est la fabrication de la scénographie. L'ancre dans le réel leur est indispensable. C'est la matière qui les guide et non l'inverse. Ils sont en même temps ouvriers et architectes.

Le jeu et l'action sont donc intimement liés, et basés sur une bonne dose d'improvisation. Pour leur premier spectacle, ils avaient érigé des tipis avec des troncs d'arbres et des cordes. Dans un autre, ils ont utilisé l'un des matériaux le plus simple et léger, le papier journal, avec lequel ils ont construit un immense panneau/rideau translucide, une sorte d'hybride entre un rideau de scène, un décor et une « toile » géante.

Plus récemment, ils ont décidé de changer de système de construction scénographique en utilisant des éléments préexistants, caractéristiques des décors de théâtre classique. Avec ces objets connexes, ils ont abordé pour la première fois les notions de narration et de fiction.

Leur projet pour Extra Ball 2014 sera une création spécialement conçue pour les espaces du CCS et le contexte particulier du festival. L'invasion annoncée dans le titre progressera pendant quatre jours et quatre nuits. ■

Marthe Krummenacher & Julian Sartorius

Ceci est une rencontre (création 2014)

Danse: Marthe Krummenacher / musique: Julian Sartorius

En 2014, le CCS offre une résidence de programmation à Julian Sartorius, batteur hors norme. Dans ce cadre, et pour Extra Ball 2014, le CCS initie une rencontre entre le musicien bernois et la chorégraphe genevoise Marthe Krummenacher, qui sont tous deux adeptes de l'improvisation. *Ceci est une rencontre* fait suite à un projet présenté au festival Antigel à Genève, en 2011. La chorégraphe avait improvisé, dans trois halls d'entrée d'immeubles, sur fond de musique live jouée successivement par un batteur, un bassiste et un beat boxer. La rencontre s'annonce détonante. ■



© Dorothee Thébert

Cindy Van Acker

Helder (2013, 30')

Chorégraphie: Cindy Van Acker / interprète: Stéphanie Bayle / intervention: Cindy Van Acker / musique live: Francisco Meirino / costume: Cindy Van Acker / administration: Aude Seignei / diffusion: Tutu Production / production: Cie Greffe

Cindy Van Acker présente *Helder*, une pièce dansée par Stéphanie Bayle, créée et jouée une seule fois en extérieur, au Festival d'Avignon en 2013. Sur une création musicale de Francisco Meirino, Stéphanie Bayle entre sur scène et entame une danse lente et majestueuse durant laquelle son corps est littéralement peint par la chorégraphe. *Helder* se dévoile devant nous comme le nom de quelqu'un dont on explore l'intérieur ou le souvenir. ■



DR

chez les femmes? Sur scène, et dans une quasi obscurité, simplement habillés de sous-vêtements blancs, Perrine Valli et le danseur Rudi van der Merwe, qui réalisa en 2011 la pièce *Miss en Abyme*, incarnent, en une successions d'images, des situations corporelles concrètes ou imaginaires. ■



Portrait d'Hedy Gruber par Ingo Giezendanner, 2013.

Don de soi

Pourquoi Hedy Gruber, cheffe depuis dix ans du secteur Culture et Société de la Fédération des coopératives Migros, est une chance pour le paysage culturel suisse. — Par Peer Teuwsen. Traduction Claude Almansi

Quiconque a vu, même une seule fois, Hedy Gruber assise dans le public, a pu suivre comment elle dirige son regard vers la scène, le visage rayonnant de bonheur, ne s'étonnera pas que le mot prononcé le plus souvent par ses lèvres soit : « incroyable ». Elle exprime ainsi son émerveillement devant ce que les êtres humains peuvent produire quand on leur donne le temps et l'argent nécessaires : un émerveillement que Hedy Gruber, 52 ans, a conservé malgré des milliers de soirées dans les lieux culturels de ce pays. Oui, personne ne connaît probablement aussi bien que cette femme capable d'admiration toutes les galeries, tous les cinémas et théâtres de Suisse.

Mais l'émerveillement d'Hedy Gruber n'est pas seulement dirigé vers les autres. Quand la cheffe du secteur Culture et Société de la Fédération des coopératives Migros utilise ce mot à propos d'elle-même, cela donne : « Nous sommes incroyablement privilégiés. Et j'ai une chance incroyable. » Dans ces deux phrases, on peut voir, si on veut, le principe de vie d'Hedy Gruber. Elle tire de la conscience de ses propres priviléges l'énergie qui lui

permet de légitimer chaque jour la grâce de son existence suisse : « Chaque jour, je dois me libérer de ma routine de privilégiée. » Et c'est pourquoi Hedy Gruber doit faire encore plus que ce que sa charge ne requiert en soi : « Naturellement, j'ai trop travaillé, mais justement, ce n'est jamais trop. »

Née à Zurich et fille d'Hedy Salaquin, la première cheffe d'orchestre suisse, elle a fui l'étroitesse conservatrice de la Suisse centrale pour étudier l'histoire de l'art, la littérature allemande, ainsi que la photographie à Genève : « Je voulais prendre ma biographie dans mes propres mains. » Et elle voulait absolument entrer dans le monde artistique. C'est ainsi qu'elle s'est présentée un matin chez le propriétaire d'une galerie, faisant son honneur en une phrase. « Je veux travailler chez vous. » Même s'il ne cherchait personne, il a engagé l'étudiante en qualité d'auxiliaire. Sa volonté l'avait clairement impressionnée.

Aujourd'hui, cela fait donc dix ans qu'Hedy Gruber dirige un secteur qui administre, entre autres, le Pour-cent culturel Migros à travers lequel le grand distributeur reverse un pour cent de son chiffre d'affaires à la société civile sous forme de formation et de culture. Ceci représente en tout 95 millions d'euros par année, dont un quart va à la culture. À cela s'ajoutent, depuis 2012, un fonds d'encouragement intitulé « Engagement

Migros » et financé par les filiales du géant de la vente au détail, ainsi que 8 millions d'euros par an pour le développement durable, l'économie, le sport et la culture émergente. Un des premiers projets aidera les designers à commercialiser leurs produits avec succès – une entreprise pour laquelle la Migros et ses filiales, qui vendent tout ce qu'on peut imaginer, sont des soutiens idéaux. Ce fonds a aussi récemment assumé la production et la promotion de films documentaires suisses. C'est ainsi qu'a été financé le film patriotique critique *Zum Beispiel Suberg* de Simon Baumann, qui vient de remporter le prix du cinéma de Berne.

Ces millions, qui font de la Migros l'un des plus grands promoteurs culturels de Suisse, doivent être bien distribués, c'est-à-dire avec efficacité et discernement. Ceux qui croient qu'Hedy Gruber est la Mère Noël de la scène culturelle suisse, qui distribue des cadeaux sans examiner la personne ni l'œuvre, n'ont pas compris grand-chose. Elle-même parle de son travail comme d'un « boulot de fossyeur ». « Parfois, l'attitude revendicatrice des créateurs culturels m'irrite. Comment peut-on penser que le soutien est automatique ? Mais ils se disent probablement : "Je fais mes courses à la Migros, alors ils doivent aussi me donner quelque chose" », s'irrite Hedy Gruber à propos du fait que certains artistes ne veulent pas prendre en considération ce qu'elle et ses collaborateurs font en réalité.

Mais alors que signifie exactement « bien » distribuer l'argent ? Selon elle, un critère est particulièrement important pour déterminer si un projet mérite d'être soutenu : elle et ses responsables de secteurs (qui prennent d'ailleurs les décisions sur les demandes – il est donc peu utile d'essayer d'envoyer Mme Gruber) trouvent et combinent les lacunes dues au manque de financement public dans le paysage culturel suisse. Elle décrit ainsi ce processus : « Il me faut des gens qui déterrent les truffes et des gens qui veulent les manger. » Hedy Gruber n'est pas quelqu'un qui jette l'argent par les fenêtres. Elle veut aider à mettre sur pied des projets qui sont utiles à l'humanité. C'est aussi pourquoi beaucoup des programmes du Pour-cent culturel Migros sont de nature sociale et encouragent par exemple la compréhension entre les générations ou l'intégration des migrants.

Il faut examiner plus en détail ce qu'Hedy Gruber a fait quand, il y a dix ans, elle est arrivée à Zurich de Bâle, où elle s'occupait des projets culturels du département de l'Éducation. Elle est d'abord allée parler aux responsables de l'entreprise pour leur expliquer ce qu'elle faisait exactement dans son secteur. Elle a donc dit aux chefs que la promotion de la culture n'est pas qu'une œuvre de bienfaisance qui nourrit celui qui crie le plus fort, mais qu'il y a des critères, qu'il s'agit d'une affaire sérieuse, même si l'on ne peut pas toujours documenter l'investissement et le retour en chiffres exacts. Par cette tournée de la grande entreprise, Hedy Gruber a obtenu le respect et créé un réseau de relations qu'elle exploite aujourd'hui. Elle dit connaître les interlocuteurs les plus importants pour chacun de ses besoins dans chaque secteur de cette vaste entreprise, et qu'aujourd'hui, elle comprend même ce que font exactement ces gens qui, pour la plupart, vivent dans un monde complètement différent du sien.

Pour bien comprendre Hedy Gruber, il faut aussi être au courant de sa connaissance des êtres humains et de sa maîtrise des divers langages sociaux. Ce qui explique sa capacité à réunir des gens autour d'une table – et de ne pas les laisser repartir avant qu'une solution n'ait été

trouvée : laquelle, soit dit en passant, correspond souvent à son idée. Ainsi, de façon particulièrement impressionnante, elle a aidé à sauver le bâtiment Löwenbräu Areal de Zurich qui réunit les plus importantes galeries du pays et aussi, depuis 1996, le Musée Migros pour l'art contemporain, dirigé par Heike Munder. Mais les contrats de location de tout l'Areal n'étaient que provisoires : la fin menaçait, y compris pour le musée.

Pendant des années, Hedy Gruber a négocié avec les représentants de la Ville et de la Kunsthalle de Zurich pour trouver une solution durable, comprenant un plan d'aménagement et un concours d'architecture. À la fin, les trois partenaires ont acquis le bâtiment. Hedy Gruber, qui préfère décrire modestement ses services, n'en dit que : « Je suis une modératrice orientée vers les objectifs, qui veut rassembler les motivations. Oui, ce que je sais et ce que je fais convergent de façon idéale. »

Non, il n'est pas facile de faire sortir Hedy Gruber de ses gonds. Mais quand on lui demande ce qu'elle pense de la scène culturelle suisse après l'avoir observée pendant plus de deux décennies, elle peut être étonnamment violente : « Il y a trop de culture dans ce pays. » Elle laisse agir cette affirmation, pour l'affiner ensuite : « Mon malaise naît de ce que j'ai vu tant de gens qui estiment pouvoir faire quelque chose de culturel. La culture "do it yourself" sévit. Nous devons à nouveau poser la question de l'excellence avec plus d'insistance. » Il faut aussi prendre cette déclaration comme une critique d'un système de soutien étatique dont le principe d'arrosoage a favorisé des biographies d'artistes d'une pertinence tout au plus régionale. À cela aussi, Hedy Gruber s'efforce de résister par son travail : « Nous misons sur la transformation, notre tâche n'est pas le subventionnement étatique. » Pour Gruber, un artiste qui fait de l'art un but en soi a failli à sa mission : « Un artiste a un rôle dans la société, il doit rendre visibles les conditions sociales. »

Mais Hedy ne serait pas une Gruber si elle ne parlait pas aussi d'échecs. Pour le jubilé des 50 ans du Pour-cent culturel, son équipe a réalisé un grand projet intitulé « My Culture ». De jeunes artistes ont présenté leurs productions avec succès dans une tournée à travers toute la Suisse. Tout était juste dans le plan initial, toutes les sociétés Migros avaient donc été impliquées longtemps à l'avance et, du dehors, tout semblait aller pour le mieux. « Mais certains participants n'y mettaient pas le cœur. Le dénominateur commun était trop grand, les gens exécutaient le projet plus qu'ils ne le vivaient. L'attention a manqué en plusieurs lieux, et je m'en suis aperçue trop tard », reconnaît-elle. De cette expérience, elle a conclu qu'il vaut mieux créer une petite colonne d'avant-garde qui s'est donnée un projet.

Il y a un moment dans la vie d'Hedy Gruber où l'on souhaiterait, si c'était possible, être présent. Un moment qui illustre la phrase par laquelle elle se décrit : « Je suis terriblement fiable. » Et c'est un moment où elle s'autorise sa routine privilégiée. On peut souvent l'observer depuis dix ans quand, le vendredi en fin d'après-midi à la gare de Zurich, elle prend le train pour Esslingen am Neckar. C'est là qu'habite son mari, Andreas Baur, directeur de la Villa Mérkel, une institution respectée pour les arts visuels. Lorsque Hedy Gruber s'installe dans son siège, elle prend un livre dans son sac et l'ouvre : alors oui, on pourrait probablement revoir le bonheur illuminer tranquillement son visage devant la perfection artistique d'autrui. Dieu merci, cette femme est toujours seule à ce moment-là. ■

Peer Teuwsen est le rédacteur en chef de l'édition suisse de l'hebdomadaire allemand *Die Zeit*.

Hedy Gruber en quelques dates

1961 : Naissance à Lucerne
1990 : Licence en histoire de l'art, littérature allemande et photographie, à l'Université de Genève.

De 1990 à 1996 : Co-curatrice de la Kunsthalle Palazzo à Liestal

1997 : Directrice du Département d'art moderne de la galerie Fischer Auktionen, à Lucerne

1998 : Chargée de projets culturels auprès de la section Culture du Département de l'instruction publique de Bâle-Ville

Depuis le 1^{er} janvier 2004 : Directrice des Affaires culturelles et sociales de la Fédération des coopératives Migros, à Zurich

Ingo Giezendanner

Ingo Giezendanner, alias GRRR, construit son rapport aux environnements urbains à travers des milliers de dessins réalisés dans des carnets qui servent de matrice à ses compositions foisonnantes, adaptées aux dimensions des espaces d'exposition. Il a réalisé un projet spécifique pour la vitrine de la librairie du CCS lors de la Nuit blanche 2013.



**GENÈVE EST SEULEMENT
À 3H05 DE PARIS, TENTEZ LE
THÉÂTRE FORUM MEYRIN**

forum-meyrin.ch / Théâtre Forum Meyrin, Place des Cinq-Continents 1, 1217 Meyrin
Billetterie + 41 22 989 34 34 du lu au ve de 14h à 18h

THÉÂTRE
FORUM
MEYRIN

ecav

école cantonale d'art du valais
schule für gestaltung wallis

rue bonne-eau 16 · CH-3960 sierre
t 027 456 55 11 f 027 456 55 30
www.ecav.ch · info@ecav.ch

Admissions 2014

Délais d'inscription

- Graphiste-mpa: 28 février
- Propédeutique en arts visuels: 1^{er} mai et 20 juin
- Bachelor HES-SO en arts visuels: 21 mars
- Master HES-SO en arts visuels
Orientation Maps – Arts in Public Spheres: 28 mars

Informations supplémentaires

- Etudiant d'un jour: 9 et 10 janvier
- Portes Ouvertes: 22 février
- www.ecav.ch

Barbara Cardinale, «Forgotten Inventory», 2013. Photographe: Maëlle Cornut.

Hes-SO
Haute Ecole Spécialisée
de Suisse Occidentale
Fachhochschule Westschweiz
University of Applied Sciences
Western Switzerland

mcb-a MUSÉE CANTONAL DES BEAUX-ARTS
LAUSANNE

Du 31 janvier
au 27 avril 2014

Marino Marini
Cavalier [Cavalier] détail, 1953
Bronze, 137,5 x 83 x 101 cm
Florence, Museo Marino Marini
© 2013, ProLitteris, Zurich
Photo: Mauro Magliani



**Giacometti
Marini
Richier**
La figure
tourmentée

L'ABONNEMENT NUMÉRIQUE

- Accès illimité aux sites [letemps.ch](#) et [app.letemps.ch](#)
- App iPhone/App iPad/App Android dès CHF 32.- par mois

* PRIX EN CHF TTC

07 : 00 AM
12 : 30 PM
09 : 00 PM

La vie peut se traduire par dolce vita. Ces moments rares où vous faites le vide, vous offrant un cocktail de bien-être et de détente au cœur de lieux d'exception. Dans ces instants particuliers, où vous n'emportez avec vous que ce qui vous plaît vraiment, Le Temps est un compagnon de choix qui, grâce à ses contenus de haute tenue, contribue à ravir votre esprit, tout en répondant à votre sensibilité du moment : sensualité du papier ou éclat d'un écran.

Pour découvrir et souscrire très facilement et rapidement à l'offre du Temps de votre choix – sur vos supports préférés – avec l'assurance de bénéficier d'une information d'une qualité inégalée, rendez-vous sur [www.letemps.ch/abos](#) ou composez notre numéro d'appel gratuit 00 8000 155 91 99.

LE TEMPS
MÉDIA SUISSE DE RÉFÉRENCE

Trix et Robert Haussmann

21 avril - 15 juin 2014

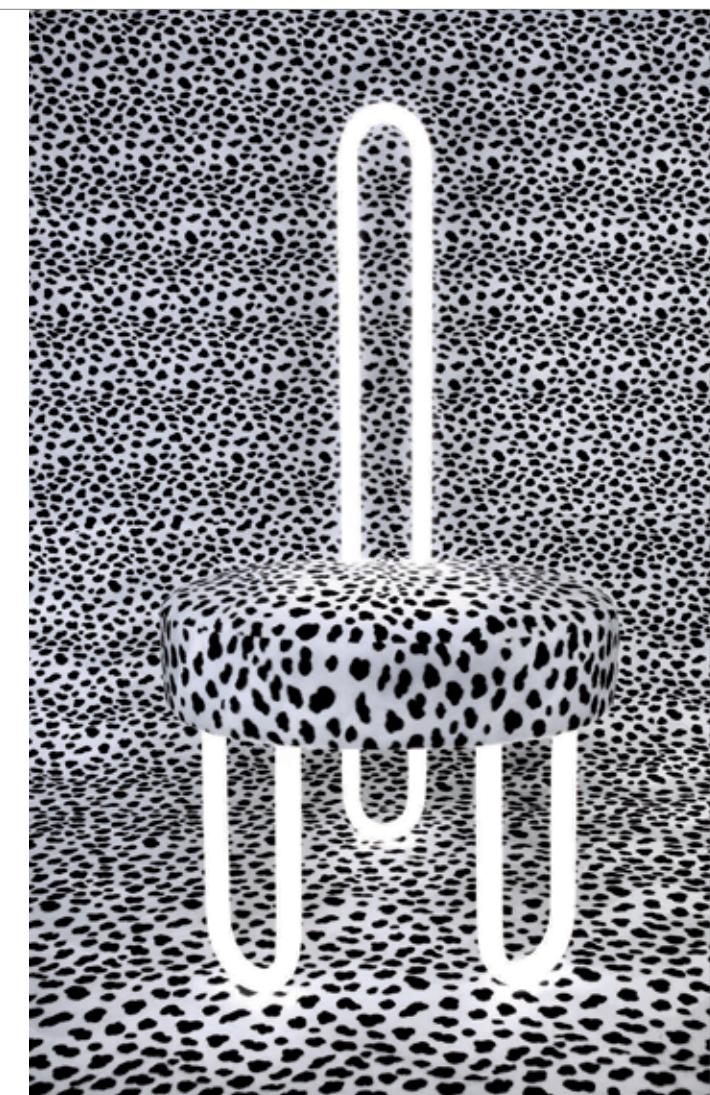


Avec le soutien de :
Fri Art
Centre d'art | Kunsthalle
 Petites-Ramées 22
 1701 Fribourg
 Switzerland
[www.fri-art.ch](#)



BOURLINGUER
 DE BLAISE CENDRARS
 MISE EN SCÈNE DARIUS PEYAMIRAS
 AVEC JEAN-QUENTIN CHÂTELAIN
 COPRODUCTION THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE
 LE POCHE GENÈVE / COMPAGNIE ARGOS* THÉÂTRE
 10 FÉVRIER > 2 MARS 2014
 THÉÂTRE LE POCHE
[www.lepoche.ch](#)

IRRÉSISTIBLE
 Fabrice Roger-Lacan / Claude Vuillemin
 24 mars > 13 avril 2014



OPÉRA DE LAUSANNE
JANVIER À MARS 2014

OPÉRA
VOYAGE DANS LA LUNE OFFENBACH
17, 19 JANVIER

OPÉRA JEUNE PUBLIC – DÈS 7 ANS (VERSION FRANÇAISE)

HÄNSEL ET GRETEL HUMPERDINCK
5, 7, 8, 9 & 12 FÉVRIER

CONCERT
SANDRINE PIAU & LES PALADINS
 DIRECTION ET CLAVÉCIN: JÉRÔME CORRÉAS
16 FÉVRIER, 16H

DANSE
BÉJART BALLET LAUSANNE
 LE MANDARIN MERVEILLEUX DE BÉLA BARTÓK
 LE MANTEAU, HISTOIRE D'EUX, LIEBE UND TOD
20, 21, 22 & 23 FÉVRIER

RÉCITAL
CARTE BLANCHE À CÉDRIC PESCHIA
 AVEC SEBASTIAN GEYER, BARYTON
9 MARS, 17H

OPÉRA
LUISA MILLER GIUSEPPE VERDI
21, 23, 26, 28 & 30 MARS

T +41 21 315 40 20 - [WWW.OPERA-LAUSANNE.CH](#) · [Facebook](#)



Concours d'admission 2014

Informations, conditions
et inscriptions aux concours :

www.hetsr.ch

BACHELOR
CONTEMPORARY DANCE

EN PARTENARIAT AVEC P.A.R.T.S. (BRUXELLES)
EN COLLABORATION AVEC LA ZHDK (HAUTE ÉCOLE DES ARTS DE ZÜRICH)

délai d'inscription > 3 mars 2014

MASTER THÉÂTRE
MISE EN SCÈNE

délai d'inscription > 14 avril 2014

Manufacture
Haute école de théâtre
de Suisse romande
Rue du Grand-Pré 5 CP 160
1000 Lausanne-Malley 16 Suisse
Tél +41 (0)21 620 08 80
concours@hetsr.ch

Hes·SO
Haute Ecole Spécialisée
de Suisse occidentale
Fachhochschule Westschweiz
University of Applied Sciences and Arts
Western Switzerland



© Rebecca Fanuele

PHILIPPE DE CRAUZAT Notes, Tones, Stones

L'artiste lausannois, connu pour ses films 16 mm citant la tradition du cinéma expérimental comme pour ses environnements ou peintures géométriques, investit la Rue, l'espace central du centre d'art grenoblois, avec une œuvre d'art totale qui revisite l'architecture de la halle due aux Ateliers de Gustave Eiffel et qui joue avec la lumière en provenance de la verrière monumentale. Les cimaises blanches de l'architecture du centre d'art sont augmentées de parois, de socles ou d'écrans qui sont autant de projections de l'espace muséal dans cette « rue » conçue au moment de la conversion de la friche industrielle en lieu d'art. Ces éléments monumentaux, verticaux ou horizontaux, créent un ensemble sculptural et architectonique qui offre des fonctions de muséographie tout

en délimitant des zones d'ombre pour accueillir les projections 16 mm de l'artiste. Toujours en noir et blanc, une des propositions filmiques est inspirée du générique du film simplement titré *Film* de Samuel Beckett, où l'œil de Buster Keaton est cadre en gros plan. Sur les cimaises d'origine, une série de 8 nouvelles toiles de grand format, traitées avec un motif optique rappelant des rais de lumière, ponctuent les murs et relaient les jeux de l'éclairage zénithal sous la verrière de cet espace presque à ciel ouvert. Avec cet environnement, Philippe Decrauzat propose une expérience à la croisée des histoires de la modernité où le spectateur active le cinématisme latent des œuvres et de l'architecture. Denis Pernet Grenoble, CNAC Le Magasin, du 8 février au 4 mai 2014



© Vincent van der Mark

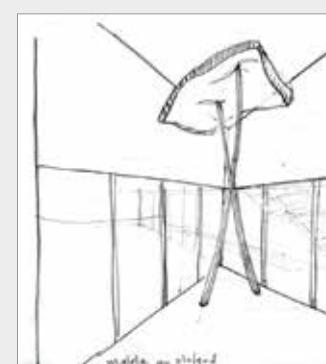
MARC BAUER Cinerama

Le Frac Auvergne continue avec Marc Bauer le travail entamé dès 2009 avec une monographie et poursuivi en 2013 avec une exposition commissionnée par l'artiste autour de la collection du fonds. Cette année, l'exposition monographique s'articule autour de la présentation de *L'Architecte* et du matériel qui accompagne ce film d'animation. Des dessins préparatoires au graphite complètent le film de 26 minutes autour des thèmes chers à Marc Bauer : la constitution du souvenir, la mémoire des traumas et l'évocation des périodes troubles de l'histoire du XX^e siècle. On retrouve également 700 peintures sur Plexiglas ayant servi à la réalisation de l'animation qui utilise comme point de départ l'expérience d'un jeune homme voyant la première projection de *Nosferatu le vampire* de F. W. Murnau

en 1923. *L'Architecte* retrace l'effroi vécu par le personnage pendant la projection et sa vision prophétique de la terreur nazie que connaîtra l'Allemagne quelques années plus tard, et que Nosferatu semble annoncer. L'animation est soutenue par une bande-son du groupe de rock français Kafka. *Cinerama* est également l'occasion de présenter d'autres œuvres de Marc Bauer en lien avec l'histoire du cinéma. On y retrouve le petit film 16 mm *The Astronaut*, des dessins en lien avec *Le Cuirassé Potemkine* de Sergueï Eisenstein ou avec *Metropolis* de Fritz Lang. Une tapisserie monumentale, produite récemment avec la Cité internationale de la tapisserie d'Aubusson, vient compléter cette exposition d'envergure. DP Clermont-Ferrand, Frac Auvergne, du 1^{er} mars au 1^{er} juin 2014



© François Doury Courtesy de l'artiste et Galerie Jocelyn Wolff



© Eric Hattan



Photo : Roland Aeling © Adagp Paris, 2013

MIRIAM CAHN Exposition personnelle

Connue pour ses portraits à l'identité floue et au regard hypnotique, Miriam Cahn présente à la galerie parisienne Jocelyn Wolff des œuvres sur bois qui poursuivent le questionnement de la formation de l'image et du travail de représentation de la figure humaine. Les racines féministes de l'artiste viennent alimenter un travail à la limite de la performance. Miriam Cahn intervient sur d'immenses troncs d'arbres trouvés dans son environnement immédiat. Par un travail très physique de sculpture, elle dégage des morceaux de corps à partir des formes naturelles et nous confronte à la violence de l'opération. Le CCS organisera également une exposition personnelle de Miriam Cahn à l'automne 2014. DP Paris, Galerie Jocelyn Wolff, du 7 mars au 19 avril 2014

ERIC HATTAN Habiter l'inhabituel

Par toute une série d'installations, de vidéos et de sculptures, l'artiste bâlois prend possession de l'espace architectural du nouveau bâtiment du Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur. La multitude d'interventions déjoue, souvent avec humour, les codes de l'exposition en mêlant des apports du quotidien avec l'architecture « inhabituelle » d'un lieu d'art. Ici, une double porte déboulée par une réplique à ses côtés, là, un vêtement comme une sculpture, plus loin toutes les chaussures de l'artiste sous un escalier : autant de gestes simples qui permettent de repenser, d'une part, notre relation au quotidien et au banal, et de l'autre, notre rapport à l'art et son pouvoir de perturbation. DP Marseille, Frac PACA, du 1^{er} février au 4 mai 2014

MERET OPPENHEIM Rétrospective

À l'occasion des 100 ans de la naissance de l'artiste, le LaM de Lille consacre la première rétrospective Meret Oppenheim en France depuis trois décennies. L'occasion de retrouver les œuvres phares de l'égérie des surréalistes et pionnière des féministes, ainsi que des œuvres moins connues réalisées à son retour en Suisse dès les années 1950. Si le service à thé recouvert de fourrure, et conservé au MoMA, constitue l'emblème de cette créatrice hors norme, l'exposition offre l'opportunité de prendre à nouveau la mesure de l'apport de cette artiste polymorphe qui explore le thème de l'indétermination des genres autant à travers la performance ou la sculpture, que par les moyens de la peinture ou de la poésie. DP Lille, LaM, du 15 février au 1^{er} juin 2014

SAISON SUISSE La République

La Villa du Parc d'Annemasse consacre une saison d'expositions à sa proche voisine : la Suisse. Avec le projet d'agglomération transfrontalière du Grand Genève, la Villa du Parc cherche ainsi à exposer son lien privilégié avec les scènes artistiques helvétiques et initie plusieurs partenariats avec des artistes et des institutions de la région. Parmi les quatre expositions de l'année à l'heure suisse, l'artiste genevois Président Vertut organise une exposition collective intitulée *La République* pendant l'hiver précédent les municipales en France. La Villa devient ainsi un petit Matignon où les artistes occupent de pseudo-ministères. On retrouve des propositions de Charles Cuccu, Gilles Furtwängler ou Fabrice Gygi. DP Annemasse, Villa du Parc, du 18 janvier au 22 mars 2014



© Président Vertut, Mémo Tapisseries Ibis (magazine), 2013

L'actualité culturelle suisse en France / Scènes



MONO Thomas Hauert

Quand on pense aux chorégraphies de Thomas Hauert, on visualise un enchaînement de mouvements fluides basés sur l'improvisation et la recherche d'équilibres entre contraintes et libertés. Danse abstraite, qui interagit beaucoup avec la musique et repose sur la responsabilisation des interprètes. Thomas Hauert s'attaque ici à un projet étonnant: mettre en mouvements une pièce radiophonique. Entouré du compositeur Freddy Vallejos, d'une altiste et de sept danseurs de sa compagnie Zoo, Thomas Hauert traduit en gestes l'univers sans images de la radio. Soit une pièce abstraite, polyphonique et tissée de sensations, qui propose un contrepoint intuitif au monde de la raison. **Marie-Pierre Genecand**
Paris, Centre Pompidou,
du 9 au 11 avril 2014

JINX 103 József Trefeli - Gabor Varga

József Trefeli est un danseur australien d'origine hongroise dont la souplesse et les qualités de comédien ont fait les beaux jours des premiers spectacles de Guilherme Botelho. Depuis près de dix ans, cet artiste installé à Genève compose ses propres pièces, mêlant situations quotidiennes et rêveries éveillées. Avec *Jinx 103*, József Trefeli aborde la notion de frontière. Associé au Hongrois Gabor Varga, ils livrent une digression endiablée autour de leurs racines et de la danse folklorique de leur pays. Au cœur du public installé en cercle, les deux interprètes proposent une danse haletante, se tapant les pieds et claquant des doigts sur des rythmes effrénés. Donné à la fête de la musique à Genève, en plein air, l'été dernier, le spectacle a enflammé l'assemblée. **MPG**
Paris, Théâtre de l'Odéon,
du 16 janvier au 23 mars 2014

LES FAUSSES CONFIDENCES Luc Bondy

Faut-il encore présenter Luc Bondy, considéré comme l'un des metteurs en scène helvétiques les plus populaires ? Luc Bondy est aussi proche du texte, raffiné et subtil que Marthalier est provocateur, sans limite et génial dans sa manière de mélanger théâtre, musique et arts plastiques. Avec son théâtre de lignes et de perspectives, Luc Bondy saura sûrement relever les angles de cette comédie en trois actes de Marivaux où le peu fortuné Dorante aime la fortunée Araminte et doit trouver comment combler le fossé financier. Le metteur en scène suisse peut s'appuyer sur une distribution brillante dans laquelle apparaissent Isabelle Huppert, Louis Garrel, Jean-Damien Barbin, Jean-Pierre Malo et Bulle Ogier. **MPG**
Paris, Théâtre de l'Odéon,
du 20 au 22 février 2014

IFEEL2 Marco Berrettini

Le même pas, pendant une heure, ça n'existe pas ? Si, et c'est tout à fait captivant. Marco Berrettini, chorégraphe italien installé à Genève, est connu pour ses digressions philosophico-théâtrales désolantes sur le sens de l'art et de la vie. Des spectacles où la danse est parfois très secondaire. Mais là, dans *IFeel2*, le danseur retourne aux fondamentaux. Il concocte avec la très saisissante Marie-Caroline Hominal un pas de deux hypnotique, basé sur la répétition, l'épuisement et l'idée de genèse. Le premier homme, la première femme, avec autour d'eux, un paradis verdoyant sur scène. Ne manque que l'invité surprise... Effets de transe et vertige garantis. **MPG**
Toulouse, Théâtre Garonne,
du 20 au 22 février 2014



LE POIDS DES ÉPONGES Guilherme Botelho

Avec le récent *Sideways Rain*, *Le Poids des éponges* est le spectacle le plus célèbre de Guilherme Botelho. Ce chorégraphe brésilien établi à Genève depuis vingt ans enchantera le public avec sa danse élastique touchant du côté du fantastique. Ici, trois tableaux pour trois univers contrastés. Une fête aux couleurs samba, poitrine avenante, danse secouée. Un piano qui pleure sous les doigts d'une interprète formidablement névrosée. Et un couple qui se dispute sur un canapé alors que la fille regarde le public sans broncher. Mais c'est le final, aquatique et valse, qui revient d'abord à l'esprit quand on se remémore ce travail. **MPG**
Bayonne, Scène nationale de Bayonne-Sud-Aquitaine, le 25 mars 2014
Arcachon, Théâtre Olympia,
le 27 mars 2014

LA NUIT TRANSFIGURÉE Philippe Saire

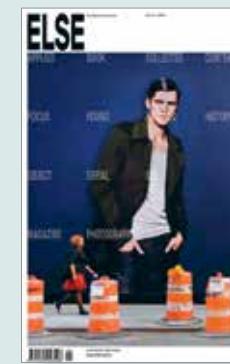
Un homme qui respire profondément, des danseurs qui marchent tels des échassiers, des bois de cerf suspendus, de la peinture blanche, des étreintes sur Schönbërg, des cris sur Vivaldi. *La Nuit transfigurée*, création pour cinq danseurs réalisée par Philippe Saire, est riche de mille climats, mille images. Entre l'obscurité douce de Schönbërg et les cris de l'aube du *Concerto pour deux violons* de Vivaldi, les interprètes se déplacent en habits de ville, affichant des allures d'étudiants qu'une ombre aurait happés. Leurs mouvements sont fluides, rapides, rarement en tutti, plutôt en écho, à deux ou trois, relais qui ne cessent jamais. Philippe Saire a voulu l'exercice charnel, intense. Il a réussi son dialogue entre Schönbërg et Vivaldi. **MPG**
Dunkerque, La Piscine, 30 janvier 2014

BAT Marie-Caroline Hominal

BAT pour *Barbie and Tony, Beautiful Artistic Terrorist* ou encore *Be Always There...* La liste est longue, car Marie-Caroline Hominal est une artiste qui a faim de tous les possibles. Danseuse explosive, elle ne cesse d'explorer les limites. De la violence, de l'art, de la spiritualité et de la force physique. On peut la voir tourner sans fin dans un hula hoop comme virevolter sur des pointes en veste militaire et pointer sur le public un gun autoritaire. Ici, la belle dialogue avec un boxeur, qui se livre à son entraînement quotidien. À ses côtés, la danseuse évolue sous diverses identités : drag queen à perruque, femme à la tête encordée, créature à plumes. Ou comment le monde éclate du spectacle se mesure à l'univers dense du ring. **BAT** pour *Begin A Trend*. **MPG**
Reims, Comédie de Reims,
du 4 au 8 février 2014

L'actualité éditoriale suisse / DVD / Disques / Presse

Librairie
du CCS



20 PLUS GRANDS CINÉASTES SUISSES SRG SSR

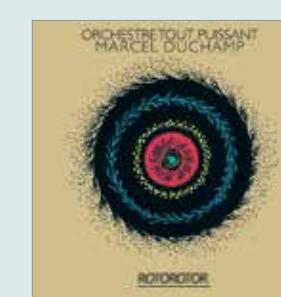
En 2012, la Radio Télévision Suisse (RTS) lançait la première saison de *CINEMA suisse* qui avait pour but de présenter les dix réalisateurs incontournables du renouveau du cinéma suisse. On y découvrait les portraits d'Alain Tanner, de Claude Goretta ou encore de Jean-Luc Godard. Puis en 2013, la seconde saison de *CINEMA suisse* s'intéresse à dix cinéastes considérés comme étant « la relève », parmi lesquels on retrouve Lionel Baier, Jean-Stéphane Bron, Christian Frei, Ursula Meier, Fernand Melgar ou encore Michael Steiner. Cette crème du cinéma helvète se retrouve désormais dans un coffret inédit où chacun pourra découvrir, ou redécouvrir, ceux qui font de la Suisse un incontournable du 7^e art. **CCS**

ELSE ISSUE 6/2013 Musée de l'Élysée

Pour sa sixième édition, *ELSE*, le magazine semestriel lancé par le Musée de l'Élysée en 2011, propose de découvrir quatorze séries d'artistes, collectionneurs et dénicheurs de photographies. Rompre avec la belle image, faire émerger des ensembles réinventés, la revue défend une démarche singulière : donner à voir l'autre de la photographie. Au fil des quelque 90 pages, chaque série, accompagnée d'une présentation critique, entre en parfaite résonance avec le projet éditorial tant par l'originalité narrative, la force de contextualisation, que par l'usage technique et thématique. Les travaux, entre autres, de Johanna Diehl, Natan Dvir, ou encore Nicolas Descottes nous invitent à décaler notre regard et à contacter cet autre. **Basile Despland**

OPEN SHOW SWITZERLAND 2013

Le concept Open Show se profile comme un réseau international d'événements locaux avec l'objectif de féconder, autour de l'image fixe et en mouvement, un dialogue entre les publics et les artistes. Après deux ans d'existence, Open Show Switzerland, de loin le plus actif, délivre ce catalogue 2013 où vingt-six projets d'artistes suisses, photographes et vidéastes professionnels ou amateurs sont référencés. Introduits par Joerg Bader, directeur du Centre de la Photographie de Genève, les projets de Sarah Carp, Michel Wernimont, ou encore Laure Maugeais témoignent de recherches brillantes au sein du propos d'Open Show Switzerland : s'ouvrir à toutes les propositions possibles et accroître la visibilité des artistes en Suisse et à l'international. **BD**



POP COLLECTION Kadebostany

Mental Groove Records

Avec leur pop aussi unique qu'efficace et accrocheuse, Kadebostany s'apparente à un ovni prêt à chambouler le paysage musical actuel. Le tout bien emballé dans un univers à l'identité visuelle imparable. Après un premier opus en 2011, le duo revient avec *Pop Collection*, un second album à couper le souffle. On est surpris par « Walking with a Ghost » et les uppercuts verbaux de la chanteuse Amina, rythmés par des airs cuivrés qui semblent tout droits sortis d'un western spaghetti. On se laisse ensuite transporter par « Jolan », une ballade électro aux airs californiens d'une rare efficacité. À voir aussi les clips particulièrement esthétiques de ce groupe qui n'a pas fini de surprendre. **CCS**

RULES OF FIRE Sophie Hunger

Two Gentlemen

Elle est sûrement l'une des musiciennes helvètes les plus connues à l'étranger. Elle, c'est Sophie Hunger. *The Rules of Fire* est un coffret qui comporte un film documentaire du réalisateur français Jeremiah, un CD de 23 titres live, trois titres inédits, et un livre où l'artiste suisse allemande présente ses musiciens et ses compagnons de route. Le titre est une référence aux dix « règles d'or » que Sophie Hunger considère comme les dix commandements du musicien. Le magnifique documentaire propose de nombreux extraits de concerts, ainsi que de multiples plans hors scène, filmés lors de la tournée européenne de 2013, avec un renvoi constant à ces fameuses *Rules of Fire* dont celle qui dicte de ne jamais arrêter une chanson. **CCS**

ROTOROTOR Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp

Moi j'connais Records & Red Wig Records

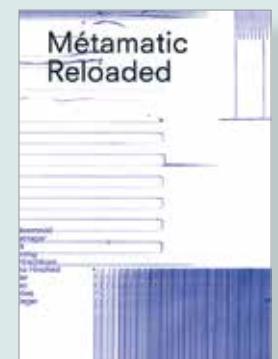
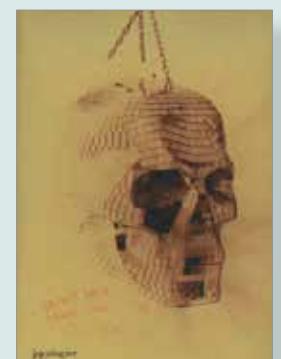
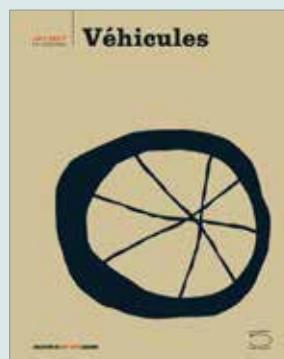
Quand on regarde la classification musicale de ce groupe suisse, il est noté : post-punk tropical-pop. C'est tout ? Parce qu'il l'écoute de ce troisième album, on se demande s'il n'y en a pas un peu plus. Avec *Rotorotor*, les six membres du groupe viennent, une fois de plus, chatouiller nos oreilles et faire bouger nos fesses. Produit par John Parish, *OTPMD* (titre malicieux en hommage croisé aux groupes traditionnels africains, par exemple Orchestre Tout Puissant Konono n° 1, et à l'un des plus grands dynamiteurs de l'art du XX^e siècle) livre dix titres qui alternent entre ballades enivrantes (« These Books Weren't Made for Burning » – « It Looked Shorter on the Map ») et joyeux bazars africaniens (« Tralala » – « Apo »). **CCS**

BLACK WIDOW Erica Stucky

Traumton Records

Pas d'inquiétude, cette veuve noire ne vous fera aucun mal. Au pire elle vous procurera un léger bourdonnement dans l'oreille. Car oui, Erica Stucky chante haut et fort. Mais le nouvel album de cette Germano-Américaine installée en Suisse depuis ses 9 ans, et experte en yodel, ne peut être résumé à un simple volume sonore excessif. Il faut y ajouter un mini accordéon, des influences californiennes et hippies de son enfance, sa passion pour Tom Waits ainsi qu'un univers délinéant semblant tout droit sorti du film *La Famille Adams* ou d'une autre réalisation de Tim Burton. On ne refuse pas une invitation à danser de la veuve noire. Surtout pas celle-là. **CCS**

L'actualité éditoriale suisse / Arts

THE SWISS INSTITUTE
EXPERIENCE
JRP | Ringier

Quatre cent vingt pages grand format ! Il n'en faut pas moins pour évoquer sept ans (de 2006 à 2013) d'expositions, de performances, de concerts, de débats et de lectures organisés par le Swiss Institute de New York. Avec la présence de Mai-Thu Perret, Fischli & Weiss, Jean-Frédéric Schnyder ou Amy O'Neill, cette « anthologie visuelle » inclut œuvres photographiées en situation, cartons d'invitation et affiches. Elle comprend aussi cinq conversations avec des créateurs comme Lawrence Weiner, Harmony Korine, John Armleder ou Dan Graham. Un ouvrage essentiellement documentaire et le portrait, en creux, d'une grande partie de la scène artistique helvétique. Mireille Descombes

VÉHICULES
Anic Zanzi et Michel Thévoz
5 Continents Éditions
VÉHICULES D'ART BRUT
Anic Zanzi
Éditions Thierry Magnier

Voilà une exposition et deux livres – dont l'un pour les petits – qui littéralement vous emportent au loin. Grâce à eux, on prend soudain conscience que l'art brut fourmille de véhicules, voitures, bateaux, avions, vélos, motos. On y croise même un dirigeable et un spoutnik. Certains créateurs en ont fait leur unique sujet. D'autres y recourent de façon occasionnelle. La plupart, toutefois, sont des hommes à l'exception notable d'Aloïse. Les femmes auraient-elles trouvé d'autres moyens pour embarquer, en créant, vers des univers plus cléments ? Les explications, notamment psychanalytiques, ne manquent pas. MD

30 YEARS OF SWISS
TYPOGRAPHIC DISCOURSE
IN THE TYPOGRAFISCHE
MONATSBLÄTTER
Édité par l'ÉCAL, Louise Paradis
Lars Müller Publishers

Les ouvrages qui parlent de typographie sont souvent très classe. Taille élancée, couverture argenteé, ce livre est de ceux-là. Exemples à l'appui et se basant sur la célèbre revue *Typografische Monatsblätter*, les auteurs analysent la manière dont la technologie, le contexte sociopolitique et les idéologies esthétiques ont marqué l'évolution de la typographie et du design graphique entre 1960 et 1990. Un chapitre, notamment, est consacré à la photocomposition qui, dès le milieu des années 1960, remplace l'usage ancestral du plomb. Une révolution suivie, vingt ans plus tard, par une autre : l'introduction de l'ordinateur. MD

SAY YES OR DIE
Anne Rochat, Gilles Furtwängler,
Sarah Anthony, Matthieu Gafsou
A Plus Trois Éditions

Les artistes Anne Rochat, Gilles Furtwängler, Sarah Anthony et Matthieu Gafsou ont imaginé un opéra performatif en plusieurs actes intitulé *Say Yes or Die*. Associant jeux d'équilibre physique, tensions relationnelles et textes proférés ou chuchotés, ce travail met en place un univers de violence policiée métissé d'absurde quotidien. Le livre qui accompagne et prolonge *Say Yes or Die* se révèle aux antipodes du témoignage. Conçu comme une performance dans laquelle le photographe lui-même est impliqué, alternant mots au graphisme en liberté et images de corps nus souvent malmenés, il rend compte à sa manière, floue, décalée, allusive, d'une recherche en cours où l'accident et le hasard sont déterminants. MD

FRI-SON 1983-2013
JRP | Ringier

Pour ses 30 ans, l'emblématique club fribourgeois publie un ouvrage bilingue français-allemand (276 pages sans les index) à la mesure de ses démesures souvent avant-gardistes ayant fédéré les deux côtés du Rösti-graben. La salle a connu plusieurs dé/a/ménagements et métamorphoses, de la rue de l'Hôpital à la route de la Fonderie. Mais aura vu défiler pas moins de 4 000 artistes entre l'originelle ère alternative et *do it yourself* où sévissait un certain Franz Treichler en factotum, futur Young Gods qui marquera Fri-Son comme Nirvana ou Sonic Youth, et ces temps plus normalisés/subventionnés. La mémoire des lieux se déroule aussi par thèmes originaux (genre tronçonneuses & heavy metal) avec force visuels mythiques (artistes, publics ou affiches). Olivier Horner

FACE AU BRAND TERRITORIAL
Édité par Ruedi Baur
Lars Müller Publishers

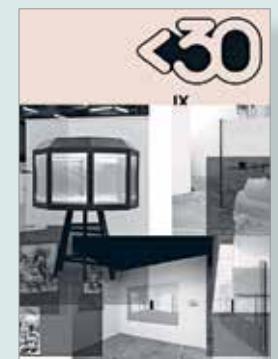
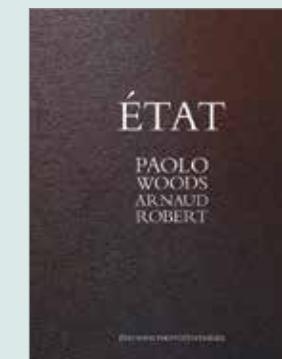
Fini les blasons où rugissent fièrement griffons et dragons sur fond d'or ou d'azur. Désormais, les emblèmes des villes, des communes ou des régions ressemblent aux logos des grandes entreprises. Lyon et Amsterdam s'offrent un jeu de mots, le cœur de la « marque » Belfast est identique à celui de Food Drink Devon et le T de Tottenham fourmille de petites figures comme le U d'Unilever. Progrès ? Appauvrissement ? Sous-titré « Sur la misère symbolique des systèmes de représentation des collectivités territoriales », cet ouvrage collectif nous invite à une lecture critique de ces nouvelles stratégies, tout en ouvrant des « perspectives de création résistante » pour ceux qui donneront « un autre visage à ce qui nous tient lieu d'espaces publics ». MD

ZILLA LEUTENEGGER, FAIRLADY Z
Verlag für Moderne Kunst

Une fragilité revendiquée, un graphisme sobre et élégant. Du dessin donc, mais aussi de la sculpture, des montages photographiques et vidéo. Et le tout souvent combiné dans de petites scènes faussement anodines qui évoquent les péripéties d'une fille – le double de l'artiste, on s'en doute – qui boxe, fait de la balançoire, rêve dans un fauteuil à bascule ou se perche sur un lampadaire miniature. L'artiste aime aussi jouer avec les mots, comme en témoigne le titre de ce catalogue d'exposition. Tout en s'appuyant sur l'architecture, Zilla Leutenegger combine ainsi les techniques et les mondes. Chez elle, la fiction prolonge le réel et le tangible se marie à l'immatériel. Tout alors devient possible, même l'improbable. MD

MÉTAMATIC RELOADED
Museum Tinguely

Le lien entre Marina Abramović, Olaf Breuning et Thomas Hirschhorn ? Ces trois artistes, et quelques autres, ont créé des œuvres en lien avec les Métamatics de Jean Tinguely, ces célèbres machines à dessiner conçues dans les années 1960. Ils répondent ainsi à un appel à projets lancé en 2009 par la Métamatic Research Initiative fondée par un couple de collectionneurs passionné par l'œuvre du turbulent Hélvète et plus généralement par la notion d'auteur en art. Les rapports entre l'homme et la machine, la notion d'interactivité, l'importance du processus et de l'expérimentation se retrouvent au cœur de ces propositions très diverses et jamais mimétiques, documentées et commentées dans ce catalogue qui accompagne l'exposition du Museum Tinguely. MD

UNCERTAIN CERTAINTY
Christian Kerez
TOTO

De l'architecte zurichois, on connaît le très sobre Kunstmuseum Liechtenstein de Vaduz, réalisé en collaboration avec Meinrad Morger et Heinrich Degelo. Transparente et légère, son école de Leutschenbach a été elle aussi beaucoup publiée, caractéristique avec son jeu d'empilement des salles et son parti pris de placer la salle de gymnastique tout en haut du bâtiment, comme un grand chapeau. Cet ouvrage publié au Japon passe en revue une vingtaine de projets conçus entre 1992 et 2013. Il met aussi l'accent sur l'utilisation des maquettes, fondamentales dans sa démarche. Quant au titre, cette intrigante *Uncertain Certainty*, il rappelle qu'à la base de la pratique de Kerez intervient un principe essentiel : le questionnement. MD

ÉCAL PHOTOGRAPHY
Hatje Cantz

Esthétiques ou trash, mais presque toujours sophistiquées, les images dominent cet ouvrage consacré à la production récente de l'École cantonale d'art de Lausanne. On y pose aussi quelques bonnes questions. À l'heure où, grâce à l'évolution des techniques, tout le monde peut se croire photographe, il importait, pour le directeur Alexis Georgacopoulos, de s'interroger sur la place de l'enseignement de la photographie dans une école d'art comme la sienne. « Le style ÉCAL n'existe pas », insiste pour sa part Milo Keller, nouveau responsable de la section. Quant à la curatrice Nathalie Herschdorfer, elle souligne le fait qu'il n'est plus nécessaire aujourd'hui de choisir son camp. Nature morte, portrait, paysage, reportage : c'est en effet tout ce qu'il en reste. MD

GIANNI MOTTI
Galerie Perrotin,
Société des arts de Genève

Depuis trente ans, l'insaisissable Gianni Motti s'approprie, en clandestin, les grands et plus petits événements de la planète. L'artiste a pris la place du mort dans un enterrement longuement filmé. Il a revendiqué une éclipse totale de lune ou l'explosion de la navette Challenger. Au CERN, il s'est lancé à la recherche de l'anti-Motti après avoir flirté avec les extraterrestres. Dans cette monographie forcément singulière publiée à l'occasion de son exposition au Palais de l'Athénée à Genève à l'occasion du prix de la Société des arts 2013, toutes ces interventions, bien d'autres, sont contées et commentées par divers critiques, spécialistes du monde de l'art et témoins. Des récits et des images, à l'intérieur desquels « la peinture se développe d'elle-même ». MD

FELICE VARINI D'UN SITE À L'AUTRE
Doris van Drathen
Lars Müller Publishers

Relier, d'un trait ou d'une forme, des espaces séparés et distincts, abolir la profondeur, jouer le trompe-l'œil sans tromper vraiment, tel est le séduisant pari de Felice Varini. Observées à partir d'un point précis, ses œuvres dessinent sur la ville ou dans un bâtiment des formes géométriques de couleurs vives, cercles, ronds ou spirales. Un pas de côté suffit alors pour que tout se brouille, que chaque partie retrouve son autonomie, le spectateur n'étant plus confronté qu'à une multitude de fragments. Confrontant les points de vue, ce livre rétrospectif se propose de reconsiderer la démarche de l'artiste tessinois à la lumière de ses travaux les plus récents. Des dispositifs complexes à l'intérieur desquels « la peinture se développe d'elle-même ». MD

DE ZÉRO À Z. L'ABÉCÉDAIRE
DE L'INUTILE Plonk & Replonk
Hoëbeke

Leur univers est un peu vieillot, kitsch et passéiste. Normal. Né en 1995 dans les Franches-Montagnes, aujourd'hui actif à La Chaux-de-Fonds, ce collectif à l'humour grinçant formé de deux frères utilise, pour ses photomontages, des cartes postales d'autrefois provenant d'archives et de banques d'images. Le duo réalise aussi ses propres clichés, dans la même veine, en intégrant des photographies personnelles et en les colorisant. Dans leur abécédaire forcément singulier, on passe de l'évolution de la mode féminine chez les spectres aux baffeurs de requins, après avoir déploré le retour du loup barbu dans les Alpes et s'être intéressé à la pileuse de bananes tournant à plein régime. Drôle ? À chacun d'en juger, en son âme et inconscience. MD

THANK YOU SILENCE
Ugo Rondinone
Studio Rondinone Press

Cet ouvrage concentre l'expérience du photographe Paolo Woods installé depuis 2010 en Haïti et du journaliste et écrivain Arnaud Robert. Par son ambition, journalistique autant que poétique, il tire la part universelle de l'aventure nationale d'un pays qui nous concerne davantage qu'on ne le pense. Structuré autour de six chapitres, qui chacun explorent un aspect de la force publique et de ses alternatives en Haïti, cet ouvrage part d'images qui disent l'ordre plutôt que le chaos, la comédie plutôt que la tragédie. Il décrit avec force des dynamiques présentes dans tous les pays en développement : organisations internationales contre gouvernement local ; société civile contre pouvoir exécutif ; argent privé contre argent public. CCS

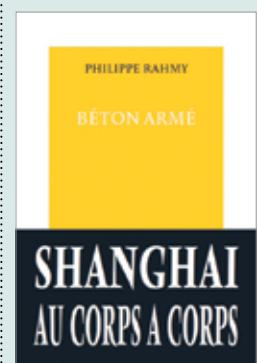
ÉTAT
Paolo Woods et Arnaud Robert
Editions Photosynthèses<30 IX
JEUNE ART SUISSE 2013
Verlag für moderne Kunst

Ce catalogue en français et en allemand présente les travaux de Julian Charrière, Nicolas Cilins, Ramon Feller, Jeanne Gillard, Alexandra Meyer, Camillo Paravicini, Guillaume Pilet, Bertold Stallich, U5 et Matthias Wyss, les 10 artistes qui ont reçu le prix Kiefer Hablitzel 2013. Cette distinction est donnée chaque année à des artistes suisses de moins de 30 ans, dans le cadre des Swiss Art Awards à Bâle. Le livre accompagne une exposition qui se tient au Commun à Genève, un espace géré par le Fonds d'art contemporain de la Ville de Genève (FMAC). L'exposition et le livre ont été réalisés sur mandat du FMAC par Jean-Paul Felley et Olivier Kaeber, les directeurs du Centre culturel suisse. CCS

L'actualité éditoriale suisse / Arts

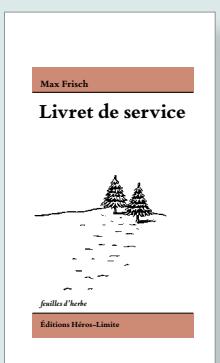


L'actualité éditoriale suisse / Littérature



BÉTON ARMÉ
Philippe Rahmy
La Table Ronde

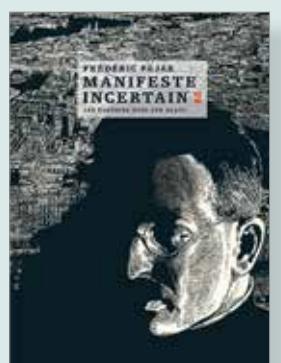
Un écrivain suisse est invité à séjourner à Shanghai. Aux obstacles de l'écart géographique et culturel s'ajoutent les limites du corps: Philippe Rahmy est atteint de la « maladie des os de verre » et tout déplacement est un risque, il l'a magnifiquement exprimé dans *Mouvement par la fin*. Dans sa préface, Jean-Christophe Rufin note: « Il est plus près, à sa manière contemporaine, d'un Marco Polo que de nous. » Les difficultés matérielles du voyage et du séjour sont un des motifs de ce récit, mais il ne faut pas lire *Béton armé* au seul prisme de la maladie. Ce qui prime, c'est la stupeur face à la démesure, au « bruit d'océan ou de machine de guerre », à l'infini des perspectives. Puis le regard commence à distinguer des individus dans cette mer de corps



LIVRET DE SERVICE
Max Frisch
Editions Héros-Limite

et de visages. Philippe Rahmy trace des portraits saisissants d'ouvriers en transit, évoque des scènes de rue. L'opacité d'une société dont l'écrivain ne maîtrise ni la langue ni les codes abolit les mécanismes de défense et le renvoie avec violence à des images de passé. Le regard se fait aussi caustique par moments. À la Maison de l'Association des écrivains chinois, face à la présidente, qui a survécu aux camps et reçoit désormais les étrangers aux côtés de ses anciens bourreaux, l'auteur se demande s'il suffit « que le corps en réchappe pour qu'il y ait survie ». Beaucoup plus qu'un récit de voyage, *Béton armé* est une explosion d'impressions – percutantes, obscènes, amicales – qui font surgir ce qui était enfoui très profondément. Isabelle Rüf

il ne s'en plaint pas. Cet exercice a permis à l'étudiant en architecture de « voir une fois de près notre société du haut en bas » et de se faire une image du « vrai Suisse » qu'il dessine avec humour. En trente ans, Frisch a trouvé son style: à sa manière elliptique, il se contente de juxtaposer des faits, laissant au lecteur le soin de s'étonner. De quoi? Qu'un individu cesse si facilement de penser quand il se fond dans une troupe, qu'il abdique tout esprit critique au profit de l'obéissance. Pour Max Frisch, le véritable scandale, c'est que l'armée qu'il a connue transforme les hommes en mulets dont le seul souci est d'éviter la punition. Une réflexion sur le libre arbitre qui garde toute son actualité et qu'on peut reporter sans peine dans d'autres domaines. IR



MANIFESTE INCERTAIN 2
Frédéric Pajak
Les éditions Noir sur Blanc

Frédéric Pajak a inventé un genre à lui, un alliage de texte et de dessins dont *L'Immense Solitude* (PUF, 1999) est l'exemple emblématique. Un mélange d'autofiction, de biographies d'auteurs et de personnages qui lui sont chers, de lieux qui forment sa géographie intime, des villes surtout. On pourrait inscrire tous ses livres dessinés dans l'ensemble *Manifeste incertain*, tant il y a de cohérence dans son projet et peu de certitudes. L'image n'illustre pas le texte, elle est en résonance, parfois lointaine. Quand il saisit avec ses mots ce qui faisait l'essence du Parisien, Pajak ne dessine ni poublets ni clochards mais une galerie de chiens. Même s'il s'ouvre sur une évocation mélancolique de Venise, le deuxième volume du *Manifeste* est dédié à un Paris très noir, en bonne partie disparu. Dans les années 1920, l'écrivain alémanique Ludwig Hohl en explore méthodiquement les rues et les trottoirs minables.

À la même époque, Walter Benjamin (personnage récurrent des *Manifestes*) commence à traduire Proust avec Franz Hessel, répertorie les passages parisiens et observe les émigrés russes. Pajak, lui, rencontre dans le TGV des Roumains et des Russes, ivres et paumés: ils le renvoient à ses ancêtres venus de Pologne s'emboîter les poumons dans les mines du nord de la France. Des souvenirs d'enfance, des copains, des écrits de jeunesse refont surface. Le récit sinue, quitte Benjamin pour mieux le retrouver. Il y aura des suites à ce périple, neuf en tout: réjouissons-nous. IR



COURRIERS DE BERLIN
Matthias Zschokke
Zoé

Entre octobre 2002 et juillet 2009, Matthias Zschokke a envoyé quelque mille cinq cents courriels à son meilleur ami, Niels Höpfner, poursuivant par voie électronique un échange par fax commencé en 1982, à la parution de *Max*. Le destinataire a convaincu l'auteur de partager ces messages avec le public, après un léger toilette. Il en résulte une épopee qui traverse les années d'un marché saturé, comme ce *Maurice à la poule* (prix Femina étranger en 2009). Bien que très écrits, ces courriels offrent une variété de registres et une liberté qui donnent de l'auteur une vue nouvelle. Pour le lecteur francophone, cet ouvrage est aussi une ouverture sur l'Allemagne, un regard porté de l'intérieur par un écrivain venu du dehors. CCS



CE QU'IL RESTE DES MOTS
Matthieu Mégevand
Fayard

En 2012, en Valais, vingt-deux enfants belges meurent dans un accident de car inexpliqué. La violence et l'absurdité du fait divers lancent Matthieu Mégevand dans une réflexion sur le mal qui prend la forme d'un roman philosophique. *Ce qu'il reste des mots* est une quête de sens menée par un jeune narrateur qui ressemble à l'auteur. Historien des religions, il ne peut se résigner à une approche matérialiste de la mort. Auprès de ses anciens professeurs, par l'intermédiaire des grands textes, de la poésie et des œuvres d'art, il tente d'apprécier le mystère de l'arbitraire du monde. Cette aporie entraîne un récit qui passe par la maladie et les joies de la création, seule capable de produire sens et beauté. IR



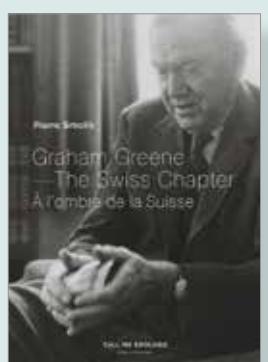
BABYLONE
Baptiste Naito
L'Aire

Comme souvent les premiers écrits, *Babylone* est un roman d'éducation. Le narrateur, 21 ans en 2001, traverse une crise. La mort du frère ainé, des parents distraits, absents, un vide intérieur, tout cela le pousse sur la route. Pas bien loin, entre Genève et Lausanne, mais assez avant dans la dérive. Une autre mort, celle d'un copain dealer, provoquera un choc qui rendra le garçon à lui-même. Baptiste Naito, qui à l'âge de son personnage, a choisi une écriture hyper réaliste qui rend assez justement la vacuité des fêtes, des programmes de télévision zapés, des relations amoureuses avortées. Les dialogues répétitifs, la minutie dans le détail, étouffants par moments, finissent par opérer un certain charme. IR



LA SUISSE OU LE GENIE DE LA DEPENDANCE
Joëlle Kuntz
Zoé

« Ô monts indépendants », chantait l'ancien hymne national suisse. Le « légendaire âge d'or de l'indépendance nationale », qui se niche dans la mythologie de nombreuses nations, est particulièrement cher dans ce petit pays enclavé au milieu d'une Europe dont il prétend ne pas faire partie. Dans un petit ouvrage allégre et clair, Joëlle Kuntz, chroniqueuse au quotidien suisse *Le Temps*, examine avec les outils de l'historienne la double nature des concepts de dépendance et d'indépendance et appelle à une gestion pragmatique du premier. Un exercice salutaire pour la Suisse où le mythe a été mis à mal récemment, entre autres par la question des fonds juifs en déshérence et la remise en cause du secret bancaire. IR



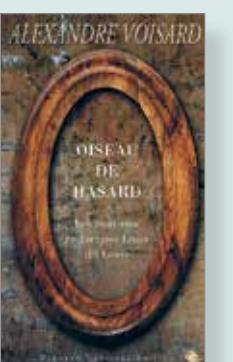
GRAHAM GREENE - THE SWISS CHAPTER. À L'OMBRE DE LA SUISSE
Pierre Smolnik
Call Me Edouard

Comme l'indique son nom, *Call Me Edouard* est un nouvel éditeur bilingue. Ce premier livre porte sur les liens de Graham Greene avec la Riviera vaudoise. L'auteur de *Note Agent à La Havane*, le scénariste du *Troisième Homme* y a passé les dernières années de sa vie, jusqu'à sa mort en 1991. Ce grand voyageur aimait les montagnes voisines et la discrétion de ses habitants. En 1983, à Vevey, il a assisté au tournage d'un téléfilm d'après un de ses romans, *Dr Fischer de Genève*, avec James Mason et Alan Bates (plusieurs photos illustrent l'événement local). On apprend au détour du texte très empathique de Pierre Smolnik que l'écrivain et homme d'action pratiquait parfois la roulette russe comme antidépresseur! IR



LARSEN
Francine Wohlnich
Éditions des Sauvages

Le théâtre, on le sait, est un microcosme, et une mise en scène, le lieu de psychodrames qui reflètent les jeux de pouvoir et les crises de la société. Quand il s'agit d'*Hamlet*, la pièce la plus énigmatique et la plus jouée au monde, la confusion entre la scène et la vie menace d'autant plus. Connue comme dramaturge, Francine Wohlnich inaugure la collection de romans policiers « Furieux Sauvages » avec *Larsen*: une enquête menée par un jeune homme qui a perdu l'ouïe mais n'en perçoit pas moins les mauvaises vibrations qui émanent du plateau des répétitions. Au risque de sombrer dans la folie des personnages, il dévoile les machinations qui visent à ruiner le spectacle. Surtout, il ira au bout de lui-même. IR



OISEAU DE HASARD
Alexandre Voisard
Bernard Campiche Éditeur

Spécialisée dans les livres d'artistes, art&fiction destine la collection RE-PACIFIC à des ouvrages qui montrent « ce que l'art fait à la littérature ». Le cinquième volume, *Pénurie*, est un appel au secours, lancé depuis un pays en guerre, semble-t-il. Tout fait défaut. Ce manque rend les habitants inventifs, une solidarité semble se créer. Les gens se parlent à nouveau. Mais les forces de l'ordre veillent. Création d'artiste et objet littéraire, fable morale et politique, *Pénurie* est une lettre manuscrite, tracée au pinceau par le peintre Zivo, avec une encré diluée. Le texte de Jérôme Meizoz dialogue avec des dessins qui en posent le contrepoint visuel – parfois dans l'illustration, parfois autonomes. IR



ZIVO & JÉRÔME MEIZOZ
art&fiction



LE PYROMANE
Thomas Kryzaniac
L'Âge d'homme

Connu comme musicien sous le nom d'Ernesto Violin, le Jurassien Thomas Kryzaniac signe un premier roman très abouti, un récit cynique et glaçant, non dépourvu d'humour. Obsédé par la menace du feu, le narrateur s'enfonce dans la folie dans un mouvement intérieur de repli sur soi. Avec un soin maniaque, il élimine de sa vie tout ce qui pourrait flamber. Dans un pays d'hiver et de mines puis à Strasbourg où son délit culmine, il cultive sa paranoïa. Son monde se rétrécit à quelques individus également perturbés, inquiétants. Il se passionne pour les chats écrasés, les suicides: le feu devient métaphore de la violence du monde qui le submerge. A la fin, il tentera, pathétique, de porter lui-même ce feu maudit. IR

L'actualité éditoriale suisse / Littérature



COURRIERS DE BERLIN
Matthias Zschokke
Zoé

une histoire d'amitié exceptionnelle que ces *Courrières de Berlin* (où le Suisse Matthias Zschokke vit depuis trente ans): la présence en filigrane du destinataire, dont les réponses se devinent à peine, apporte à cet objet littéraire inédit une dimension qui le distingue du journal d'écrivain. On y découvre entre autres les inquiétudes d'un auteur qui voit ses livres partir à la conquête d'un marché saturé, comme ce *Maurice à la poule* (prix Femina étranger en 2009). Bien que très écrits, ces courrières offrent une variété de registres et une liberté qui donnent de l'auteur une vue nouvelle. Pour le lecteur francophone, cet ouvrage est aussi une ouverture sur l'Allemagne, un regard porté de l'intérieur par un écrivain venu du dehors. CCS

THÉÂTRE DU JORAT

une scène à la campagne
Mézières / Suisse

Billetterie en ligne
www.theatredujorat.ch
T +41 21 903 07 55

THÉÂTRE | DANSE | HUMOUR | CHANSON | CIRQUE | CONCERT
VIBREZ
SAISON 2014

Le Théâtre du Jorat, entièrement construit en bois et situé en pleine campagne, à une quinzaine de kilomètres de Lausanne, a été inauguré il y a plus de 100 ans. Vu de l'extérieur, il ressemble à une vaste grange, parfaitement intégrée aux fermes du village ; on le surnomme d'ailleurs la « Grange Sublime ». De l'intérieur, il fait penser à un théâtre grec, ses gradins offrent à 1'000 spectateurs une vision parfaite de la scène. Doté d'une bonne acoustique, il est comparé à un « petit Bayreuth » ou encore à un violon. Venez découvrir les artistes suisses et européens d'aujourd'hui et suivre des projets inédits dans ce lieu unique !